

# Le Samedi

VOL. II.—NO 48

MONTREAL 9 MAI 1891

(PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO, 5 CTS.)



LE RETOUR DU PRINTEMPS

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

PÉDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &amp; NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 9 MAI 1891.

## CHASSE-SPLEEN

L'homme plat ne peut jamais s'élever.

Le tabac se prise et la chaussette se reprise.

Aucun don ne peut enrichir les pauvres d'esprit.

C'est en absorbant trop de verres qu'on devient gris.

Rien ne retourne les idées comme une révolution.

Ne jugez pas un homme par le parapluie qu'il porte.

Un amour sans bornes est un bonheur sans limites.

Les malles de la femme ne font pas le bonheur du mari.

Les gens les plus susceptibles sont également les plus taquins.

Les illuminés sont les gens les moins aptes à éclairer une question.

Le journal d'un commerçant montre le véritable volume des affaires.

Il est toujours étrange de voir un avocat bossu soulever un point de droit.

Quand deux amoureux veulent s'oublier, ils se renvoient leurs souvenirs.

Les jours de baisse, les jeunes filles déclinent aussi rapidement que les cours.

Bizarrerie de la nature : C'est du bouquet des vins que sortent les nez fleuris.

Ne regrettez jamais l'ami qui vous abandonne quand vous êtes dans le malheur.

C'est des maisons où l'on s'ennuie que sortent les chaussures qui baillent toujours.

La lympe vient de la Grèce et non de la Prusse, puisque l'on dit *lymphatique*.

Il faut être bien adroit pour ne pas se faire un ennemi de l'homme à qui on rend service.

Si vous avez un motif pour haïr quelqu'un déclarez-le hautement, ne le laissez pas deviner.

Le talent que nous croyons avoir est celui que nous accordons le moins volontiers aux autres.

Quand un débiteur vous reçoit le sourire sur les lèvres, vous êtes fixé, il ne vous payera pas.

On donne volontiers des consolations aux malheureux qui ne demandent rien de plus substantiel.

Le mélange des races :  
Entendre une statue en glaise pousser un cri perçant.

Si j'ai choisi la carrière militaire, disait un soldat, c'est que j'ai vu que ce n'était pas une carrière si vile.

Il est regrettable qu'on ne conserve pas toujours entre amis un peu de ces ménagements dont on use envers les étrangers.

Dans le mariage, c'est celui des deux époux qui n'aime pas, qui conduit celui qui aime, ce qui prouve bien que l'amour est aveugle.

On prend de la main droite et on donne de la main gauche, jusqu'au jour où l'on a assez d'expérience pour prendre des deux mains.

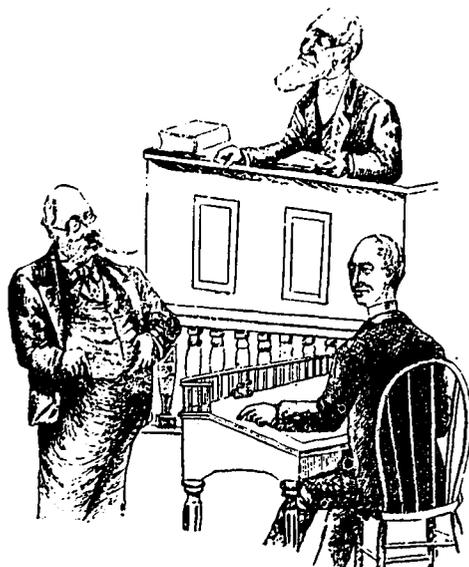
La consommation du tabac à priser baisse sensiblement, on le méprise. Il n'y a plus guère que les hommes de police qui le prisent par surprise en parlant de leurs prises.

A seize ans une jeune fille insiste pour qu'on l'appelle par son nom de famille; passé trente ans elle préfère n'importe quel nom de fleur ou d'oiseau à celui de son papa.

Dans le recensement qui vient d'être fait on ne voit pas que soient recensés : les gens fortement encensés, les gens fréquemment ascensés, les gens sûrement insensés, ni les gens réellement sensés, ou censés l'être. Il y a là un oubli regrettable.

Ne vous hâtez pas trop de juger les hommes sur les apparences ; que de gens sont sobres parce qu'ils ont un mauvais estomac ; polis pour faire croire qu'ils sont de bonne maison, économes parce qu'ils sont avares, exacts parce qu'ils n'ont rien à faire, reconnaissants parce que vous pouvez encore leur être bon à quelque chose, honnêtes parce qu'ils n'ont pas eu intérêt à être des coquins, bons parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour être méchants, et prudents parce qu'ils manquent de courage.

## PROTECTION CONTRE L'ATHÉISME



Avocat au témoin. — Vous dites ne pratiquer aucune religion. Croyez-vous à un être suprême contrôlant la destinée de l'homme ?

Le témoin. — Oui, et son nom est Catherine, ma femme; elle contrôle tout dans la maison.

## MOTS D'ENFANTS

— Puisque tu as été bien sage, dit la maman à Tom, tu vas avoir un bonbon. Qu'est ce que tu veux ? Un chocolat, un caramel, une dragée ?

Tom, (après une longue réflexion). — J'n veux un collé ensemble.

Maman. — T'es-tu bien lavé les mains ?

Joe. — Oui.

Maman. — Et la figure ?

Joe, (agacé). — Oui.

Maman. — Et le cou ?

Joe, (furieux). — Je ne suis pas un phénomène qu'on montre pour de l'argent.

Toto. — Comment grand-papa fera au jugement dernier ?

Papa. — Qu'est ce que tu veux dire ?

Toto. — Dame, il est si sourd qu'il n'entendra pas quand on l'appellera.

Maman. — Joe, tu n'entends jamais ton père se servir de pareils mots.

Joe. — C'est comme moi, je prends bien soin qu'il ne m'entende pas les dire.

Le garçon. — C'est-y vrai que c'est les noces de bois de ton papa, aujourd'hui ?

Le garçon. — Oui, après ?

Le garçon. — Comment les a-t-il célébrées ?

Le garçon. — Sur mon dos, avec une règle ; la cérémonie n'était pas amusante.

Maitresse. — Quel a été le sort de la femme de Loth ?

Elève. — Elle a été changée en sel.

Maitresse. — Pourquoi ?

Elève. — Parce qu'elle s'est retournée pour voir si le paletot de la femme qu'elle venait de croiser était en peluche ou en sealskin.

## BABEL MODERNE

Voyageur en chaussures. — Après tout, pour ce que nous en savons, la lune est peut-être habitée.

Voyageur en fers (furieux d'avoir été logé au quinzième étage). — Peut être ! dites donc sûrement ; j'ai mis le nez à la fenêtre hier soir et ai causé longtemps avec l'homme qui y demeure ; il m'a donné un ordre.

## L'AMOUR D'UNE BÊTE

Lui. — Quelle charmante bête vous avez là ! Je suppose que votre devise est : " Qui m'aime, aime mon chien. "

Elle. — Pas toujours. Mais vous pouvez aimer mon chien.

## PAS ABSOLUMENT EXACT

Cécile. — Est-il vrai que Joachim t'a demandée en mariage par le téléphone ?

Amélie. — Du tout ; c'est le consentement de papa qu'il a demandé par cette voie.

## SAISON DE CHASSE

Lui (aussi ironique que désespéré). — Ainsi, vous partez pour l'Europe. Comptez-vous épouser un comte ou un duc ?

Elle (sérieusement). — Cela dépend de la valeur de celui que je choisirai ; papa m'a limitée à une certaine somme.

## INNOCENCE PUNIE.

Au collège X... :

Le principal. — Brrr ! l'on gèle ici.

Un élève. — L'on ferait bien du feu, mais il faudrait une bûche.

Le professeur. — C'est vrai, une bûche, c'est le principal !

Remerciez le lendemain, le professeur n'a jamais su pour quoi.

## SECRET D'ATELIER DÉVOILÉ



*Mlle Ingénu.* — Bonjour, M. Palette. Dites-moi donc quel est votre secret pour faire des tableaux comme cela.

*M. Palette (artiste-peintre).* — C'est la chose la plus simple du monde. Il suffit de savoir prendre la couleur qu'il faut et de l'appliquer à la bonne place.

*Mlle Ingénu.* — Vraiment ! Rien que cela ? Merci ; j'essaierai.

## CAUSERIE

C'était le dernier char urbain, la nuit était froide, pluvieuse ; j'étais le seul voyageur que les chevaux emmenaient à toute vitesse du côté de l'écurie.

Le conducteur, certain de ne racoler aucun passant vint philosophiquement s'asseoir dans le coin en face de moi.

— Les petits chars c'est pas comme les hommes, dis-je à mon vis-à-vis ; ils travaillent plus vite à la fin de leur journée qu'au commencement.

Le fonctionnaire de la compagnie me regarda sans haine, comme sans étonnement, puis me dit :

— Vous êtes journaliste, vous.

— A quoi voyez vous cela ?

— D'abord parce que vous blaguez tout, sans rien connaître...

— Merci !

— Et puis, parce que vous voyagez toujours avec un tas de journaux sous le bras, dans vos poches et dans vos mains ; même qu'un voyageur disait l'autre jour, en vous montrant, qu'il y avait deux sortes de journalistes : ceux qui écrivaient avec des plumes et ceux qui écrivaient avec des ciseaux.

Je rougis légèrement ; l'homme m'amusait et comme il paraissait avoir la langue bien déliée, l'esprit alerte et l'envie de parler, je le laissai aller.

— Tenez, reprit-il, vous autres journalistes, quand vous ne savez plus quoi dire, vous tombez sur la compagnie, son service, ses employés ; vous ne savez faire que ça, mais convenez que s'il faut juger de la puissance de la presse par le succès que vous avez obtenu jusqu'à ce jour, vous n'êtes pas une puissance de premier ordre.

Décidément, ce conducteur aimait peu les journaux.

— Vous êtes toujours, continua-t-il, à parler du public, à prendre les intérêts du public, tout cela parce que le public vous donne ses sous tous les soirs. Oh ! parlons-en du public des chars urbains ; le connaissez-vous ? Non, bien, je puis vous en parler en connaissance de cause, voilà vingt ans que je l'observe, et les petits chars ça vous permet de percer les gens à jour, encore mieux que le vin et les cartes.

— Tenez, commençons par les voyageuses :

— Il y en a qui sont bien amusantes à observer. A voir le dédain avec lequel elles nous font signe d'arrêter et la nonchalance avec laquelle elles montent, on les prendrait pour des duchesses montant dans leur équipage. Ces dédaigneuses sont

généralement couvertes de belles toilettes, mais quelle déception si, pour payer, elles sont obligées de prendre leur bourse dans leur jupe de dessous ! Poseuses !

— Ce sont pourtant les moins ennuyeuses parmi les poseuses. Celles que je redoute le plus sont celles qui se tiennent immobiles le long du trottoir, comme une statue grecque, et vous font une légère inclination de tête quand vous passez devant elles. En temps de boue, leurs maris remplissent les journaux de leurs plaintes, et vous autres journalistes qui parlez toujours sans rien connaître, vous nous arrangez de la belle façon simplement parce que le cocher a manqué la passerelle.

— Et polies ! elles ont franchement mauvaise grâce à se plaindre de nous. J'en ai vues sèches, raides, dédaigneuses prendre la place qu'un voyageur leur offre, sans même le regarder ; un homme qui monte dans nos voitures n'a ni le droit d'être fatigué, ni celui d'avoir des rhumatismes, à moins qu'il ne veuille passer pour un malappris.

— Ce qui m'amuse toujours, c'est de voir une femme debout, alors qu'il y en a qui occupent au moins deux places ; je ne me sers du fameux "serrez les rangs" qu'au moment où les yeux de la dame pendue après la courroie lancent des éclairs.

— Et orgueilleuses ! quand je vois une de mes voyageuses devenir soudainement en bois et regarder sans bouger toujours du même côté, je suis sûr qu'une de ses amies moins bien habillée et moins riche qu'elle vient de monter ; non, vrai, je suis à la comédie jusqu'à ce que l'une d'elles descende.

— Vous parlerai-je des maladroites, qui ne savent pas se servir de leurs mains gantées et qui mettant leur cinq cents à côté de la boîte nous forcent à gratter le plancher avec nos doigts ? ou des enfants qui montent sur les coussins ou nous donnent des coups dans le gras des jambes, avec leur jolis petits pétons ? j'en aurai trop long à vous dire.

— Mais vous ne vous plaignez que de vos voyageuses, dis-je, dès que je pus placer un mot, vos voyageurs sont donc parfaits ?

— D'abord, jeune homme, je ne me plains pas de mes voyageurs, je critique certaines voyageuses. Si vous racontez ce que je vous dis, et cela ne m'étonnerait pas, n'oubliez pas de dire que les poseuses sont en très petit nombre, ce qui est bien différent. Quant aux voyageurs, il y en a qui sont tout autant, sinon plus, désagréables que la plus désagréable des voyageuses. Je leur pardonne également d'autant plus qu'ils m'amusement plus que les autres.

— C'est un vrai régal pour moi de voir la figure de mes voyageurs, lorsque les banquettes sont pleines et qu'une dame monte. Ils se regardent, ils se comptent, ils se renuent, mais ils ne bou-

## LA BONNE MÉNAGÈRE



*La maîtresse.* — Julie, qu'avez-vous fait du piège ?

*Julie.* — Je l'ai jeté, madame ; ça attirait trop les rats ; il y en avait toujours quelqu'un dedans.

## SI ÇA S'EST JAMAIS VU !



*Le vieux Faron qui n'a pas eu la rille depuis dix ans.* — Ce doit être un échappé de la Longue-Pointe. Il a mis ses manchettes aux pieds !

gent pas ; ce n'est que lorsque le char remarque que l'un d'eux plus poli, ou plus timide que les autres, se lève et offre son siège. J'en ai entendu une bien bonne une fois. Les sièges étaient tous occupés, entre une bonne dame au chef déjà grisonnant, personne ne bouge ; au bout d'une minute ou deux elle toucha délicatement l'épaule de la victime qu'elle avait choisie et lui dit gracieusement : "Je vous en prie, ne vous dérangez pas, je resterai debout, j'aurai peur de vous importuner." Le bonhomme descendit au coin suivant, mais je fus le seul à rire dans toute la voiture.

— Quand, occupé, une voyageuse monte sans que j'aie pu la voir, je n'ai pas besoin de la regarder pour savoir si elle est jolie. Le voyageur qui est devant moi me le dit : il la regarde au point d'en oublier de me donner son cinq cents ou, si elle est très jolie, de prendre sa monnaie. Tous les nez sortent des journaux, et quand la jolie voyageuse descend les mêmes nez se dirigent vers le trottoir qu'elle suit.

Et bavards et médisants ! ces bons messieurs ; ce qu'ils se bêhent les uns les autres ; presque autant que des journalistes.

— Si je connais des anecdotes ! je vous crois, mais ce sera pour un autre jour, nous arrivons dans deux minutes. Cependant je vous conterai la dernière ; elle est toute fraîche de cette après-midi.

— Je conduis souvent une bonne grosse maman accompagnée d'un monsieur. Ce qui m'avait frappé, c'était l'insistance que mettait ce monsieur à rester debout devant la grosse dame quand il offrait son siège à quelqu'un. Il était souvent gênant, mais ne voulait jamais démarrer, malgré mes demandes répétées. Enfin, ce qui m'intriguait au delà de tout, c'est que de temps à autre la vieille dame poussait un cri étouffé, alors que la figure du passager debout s'illuminait d'une douce joie.

Aujourd'hui, pour la première fois, mon homme monta tout seul, et resta sur la plate-forme, quoi que le char fût vide. Je lui demandai l'explication de sa conduite lorsqu'il accompagnait ma voyageuse.

— Camarade, me dit-il, lorsque vous aurez comme moi dix ans de mariage, vous comprendrez tout le bonheur qu'on éprouve à piétiner le cor de sa belle-mère.

Et sur ce mot horrible nous nous séparâmes.

LEMASQUE.

## LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

— Lequel préféreriez-vous être : Succi, le grand jeûneur, ou Cazavy, le gros mangeur ?

— Ça dépend : si j'étais pauvre, j'aimerais mieux être Succi ; mais, si j'étais riche, j'aimerais mieux être Cazavy.

Des enfants font des rêves d'avenir.

— Moi, je voudrais être un grand poète.

— Moi, un grand peintre.

— Moi, un grand général.

— Et toi, même ? demande-t-on au plus petit.

— Moi, je voudrais être ministre plé ni-po-ten-tiaire.

— En voilà une idée ! Et pourquoi ça ?

— Pour savoir ce que c'est !

— Quand te maries-tu ?

— Dans un mois.

— Et ta fiancée est jolie ?

— Je ne la connais pas encore. Mais je sais qu'elle m'apportera 600,000 fr.

— Je comprends : tu ne l'as vue que de... dot.

Bras dessus, bras dessous, le docteur X..., avec son ami Z..., passent tout en philosopant, devant le cimetière Montparnasse. Ils parlent de l'ingratitude :

— Dites donc, docteur, interromp l'ami, il y a tout de même pas mal de gens là-dedans qui vous doivent leur position ?

— Oui, et qui ne m'en savent pas plus de gré.

Le Store possède une lectrice au sujet de laquelle son directeur a émis cette appréciation :

"Notre abonnée a bonnet et a beau nez.

AB. OINET."

Le nommé Delafosse, se trouvant hier à l'enterrement d'un ami, a été traité de *journeau* par un individu.

Aussi quelle drôle d'idée de tenir les cordons du *poêle* !

Un vieil usurier, de qui j'attendais une réponse pour une affaire d'argent, me croise dans la rue et me jette, sans s'arrêter : — Venez donc ce soir, j'ai une bonne nouvelle.

J'y cours le soir, comme vous pensez. A peine dans son cabinet : — Hein ! vous l'avez vue, c'est elle qui vous a ouvert la porte... gentille, n'est-ce pas ?... Je l'aurais d'autant plus volontiers étranglé, qu'il ajouta :

— "Vous savez, votre affaire est impossible."

X.

X..., ruiné et désespéré, dit tristement à un de ses amis :

"Dans deux jours j'aurai quitté la terre.

— Comment, tu te suicides ?

— Non ; je m'embarque.

Chez Rapineau :

— Comment ! vous ne voulez me lâcher ces dix mille qu'à vingt-cinq pour cent ?

— Parfaitement.

— Mais c'est effrayant !

Rapineau, froidement :

— Préférez-vous que je vous les refuse à quatre et demi ?

## NOS CHERIS

## LE TRUC DU CHIEN ENRAGÉ



I  
Dame compatissante. — Pauvre petite bête ! Voyez donc ce qu'il a.



II  
Gamin de rue poussant un cri. — Cristi ! C'est un chien enragé !



III  
— (En ramassant les débris). Hein ! Fox, voilà ce qui s'appelle ne pas perdre sa journée !

Thomas et Dufossé s'émerveillaient un jour  
Devant une prairie aux confins de laquelle,  
A l'instar d'une course, une ample ribambelle  
De moutons galopait et sautait tour à tour ;  
— Quel drôle de manège ! on dirait une lutte !  
Murmurait Dufossé, que font-ils donc là-bas ?  
— Mais c'est bien simple, ils font, lui répondit Thomas,  
Au bout, Dufossé, la culbute.

Nos servantes :

Adèle, en faisant le marché, sent tout à coup  
une main indiscrète se plonger dans sa poche et  
en retirer le porte-monnaie qui s'y trouvait.

Elle ne souffle mot, et le voleur peut s'enfuir  
avec toute sécurité.

— Ah ! ça, vous n'avez donc pas vu ce filou ?  
lui dit-on.

— Oh ! si, mais ça ne me regarde pas... l'ar-  
gent est à Madame !

ACROSTICHE DOUBLE.

C	omme Poiseau léger qui traverse l'erpa	C'
L	'ange divin d'amour, en déployant son	L
E	rre furtivement dans mon cœur délaiss	E
M	orne, triste et pen if, encor cependant	M
E	t je pense souvent à l'heureux temps pass	E
N	on, non, point de rancune, encore moins de N,	N
T	ujours je serai bon, même étant détes	T
I	l ne me manque plus que l'heure de l'oubl	I
N	'ayant plus à jamais l'espérance cert	N
E	n poète joyeux, je soupire quand mém	E

Fin de conversation fin de siècle.

— ...Mais, Monsieur, vous m'en direz tant  
que...

— Permettez, Monsieur, je ne mendie pas, je  
suis rentier !

— Abruti, va !

UNE SÉANCE CHEZ LE PHOTOGRAPHE

(Pour le SAMEDI.)

La scène se passe chez le photographe. Un appareil photographique recouvert d'une toile noire, est prêt à fonctionner.—Des photographies sont pendues aux murs.

PERSONNAGES :

LE PHOTOGRAPHE, *mais* JUSTINE, HENRIETTE, LOUISE et JEANNE.

JEANNE.—Nous désirons nous faire photographeur en groupe.

PHOTOGRAPHE.—Avez-vous choisi votre pose ? JUSTINE.—Non, nous voulons quelque chose de pittoresque, sur zinc, vous savez.

HENRIETTE.—Et surtout artistique.

LOUISE.—Une scène en plein air, surtout.

Le photographe fait descendre le panneau No. 3, représentant un paysage, agrémenté d'une montagne à l'horizon ; il avance une boîte peinte en imitation de rocher, et place à droite une similitude rustique, et à gauche une brouette. Pendant ce temps les jeunes filles causent.

JUSTINE.—Jeanne tu te mettras sur le rocher et je me tiendrai debout derrière toi.

HENRIETTE.—Louise s'appuiera sur la cloture et je m'assierai par terre.

LOUISE.—Il nous faudrait un livre à regarder. Tiens, voilà un album qui fera très bien.

JEANNE.—On a toujours un côté mieux que l'autre ; quel est celui que je dois faire photographeur ?

JUSTINE.—Celui qui se verra le moins.

HENRIETTE.—Je regrette d'avoir oublié mon ombrelle.

LOUISE.—Et moi mon éventail.

JEANNE.—Quel malheur que je n'aie pas pensé à mettre mon costume de flanelle.

PHOTOGRAPHE.—Allons, dépêchons-nous, mon temps est précieux.

JUSTINE (*assise sur la boîte-rocher*).—Ce rocher est le siège le moins confortable qui existe ; les vrais rochers sont plus tendres que cette boîte.

HENRIETTE (*couché sur la brouette*).—Je voudrais te voir à ma place !

LOUISE.—Mets ta main sur mon épaule, Jeanne ; je me tiendrai près de la cloture.

Le photographe a placé sa plaque et se prépare à ouvrir son objectif.

JEANNE.—Attendez une seconde ; Louise, tu ne devrais pas rester debout, tu es trop petite. Assieds-toi sur la cloture. (*Elles changent toutes de place.*)

PROGRÈS SENSIBLE



Elle.—Vous avez dû vous perfectionner dans la langue anglaise à New-York ?

Lui.—Oui, assez. Vous savez, je ne puis pas encore me faire comprendre des Américains ; je ne les comprends pas non plus, quand ils me parlent. Mais, au moins, je comprends très bien, moi, ce que je veux dire.

LOCUTION USITÉE



— Si tu passes par ici, ne manques pas d'entrer.

PHOTOGRAPHE.—Êtes-vous prêtes, mes demoiselles ?

JUSTINE.—Où faut-il regarder ?

PHOTOGRAPHE.—Là. Ne bougez plus. Je commence.

HENRIETTE.—Mon chapeau est-il droit ?

PHOTOGRAPHE.—Comme un i. Allons, je commence.

LOUISE.—Un instant. Ne trouvez-vous pas que mes pieds s'avancent d'une manière ridicule ?

PHOTOGRAPHE.—Au contraire. Je commence.

JEANNE.—Je peux cligner des yeux ?

PHOTOGRAPHE.—Tant que vous voudrez, mais ne parlez pas. Ça y est. (*Il ouvre son objectif, regarde sa montre ; compte et ferme l'appareil.*)

JUSTINE.—Ouf !

HENRIETTE.—Quel supplice !

LOUISE.—Je suis brisée.

JEANNE.—J'allais justement.....

PHOTOGRAPHE.—Ne bougez pas. (*Il opère de nouveau, plus longuement que la première fois*)

JUSTINE.—Il me semble que je suis dans un étai.

HENRIETTE.—Il peut se vanter de nous faire poser.

LOUISE.—On n'a jamais vu prendre tant de temps pour faire un portrait sur zinc.

JEANNE.—C'est comme une séance chez le dentiste.

JUSTINE.—Regardez donc ce groupe de jeunes filles dans un bateau. Il aurait bien pu nous dire qu'il avait un bateau.

HENRIETTE.—Ce monsieur ne me paraît pas des plus aimables.

LOUISE.—Il ne pense qu'à nous expédier au plus vite.

JEANNE.—Le voilà avec le portrait. (*Elles l'entourent.*)

JUSTINE.—Oh ! oh ! comme je suis mal prise.

HENRIETTE.—Vois-tu mes yeux ? Sont-ils assez affreux ?

LOUISE.—Mon cou est en bois ; je vous...

JEANNE.—C'est ma couturière qui sera contente quand elle verra ma robe...

(*Le photographe met les portraits sous une enveloppe, elles paient et s'en vont.*)

PHOTOGRAPHE.—Pimbèches ! elles se plaignent, qu'est-ce que je dirai donc, moi ?

Une sauce ne se lie pas de la même façon qu'un volume.

UN PRODUIT MERVEILLEUX

(Pour le SAMEDI)

Il était bien mis, élégant et joli garçon et s'adressant à une vingtaine de voyageurs assis dans le salon de l'hôtel de ... il leur dit :

—Messieurs, j'ai peu de temps à moi ; la vie est courte et l'homme qui court après la fortune est toujours pressé. Je vous dirai donc rapidement ce que j'ai à vous dire. J'ai là un liquide merveilleux de ma composition ; il s'appelle "La terreur des voleurs ;" on peut s'en servir tous les jours de la semaine, dimanche compris. Une goutte, une simple goutte mise sur un faux diamant, sur un boîtier de montre, ou sur une chaîne en or faux expose immédiatement la fraude et vous protège contre tout vendeur malhonnête. Qui veut la première bouteille pour 25 cents seulement ?

Aucun des voyageurs ne demanda la première bouteille. Le marchand, après avoir jeté un regard circulaire, continua :

—On vous a trompés, volés, et vous hésitez avant d'acheter un bon produit. Il y a parmi vous environ quinze montres et une demi-douzaine de boutons en diamant. Qui de vous veut me passer sa montre ou son diamant, pour que je démontre la supériorité de mon liquide ?

Le silence le plus complet accompagna cette demande ; quelques figures pâlirent.

—J'attends, dit le vendeur.

Personne ne l'empêcha d'attendre ; les uns regardaient les gravures pendues au mur et qu'ils connaissaient depuis vingt ans ; les autres suivaient avec beaucoup d'attention ce qui se passait dans la rue, absolument déserte.

—Oh ! très bien, si vous êtes tous des incrédules, je ne puis rien vous vendre. J'aurais cru, cependant, qu'au moins un de vous était sûr de sa bijouterie ; mais, comme je ne veux pas vous humilier, j'irai plus loin offrir mon infailible produit.

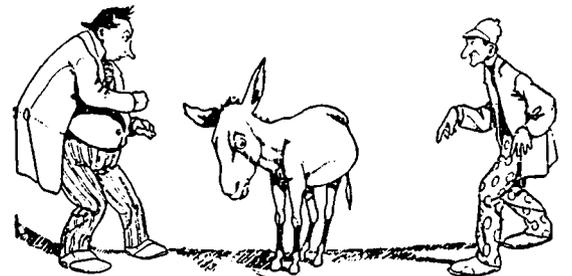
Et il sortit avec beaucoup de noblesse et de dédain dans sa démarche. Nous pûmes alors respirer librement. Je le suivis et le trouvai se tordant de rire sur le banc extérieur de l'hôtel.

—Quelle espèce de blague êtes-vous venu nous conter et nous offrir ? lui dis-je légèrement irrité.

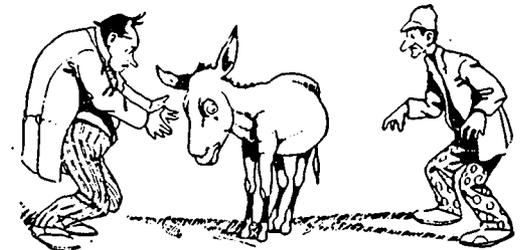
—La meilleure que vous ayez encore rencontrée dans le monde. Il n'y a dans cette bouteille qu'une simple décoction de café, et elle a pourtant la propriété merveilleuse que je lui attribue. Je l'ai essayée de la Nouvelle-Orléans à Winnipeg et de New-York à Vancouver, et chaque fois j'ai réussi à terroriser les beaux messieurs à breloques et à pierreries. Avez-vous vu comme tous vos amis ont pâli et... vous avec ?

Et l'infurnal blagueur se mit à rire au point qu'un homme de police vint une demi-heure après demander si on avait commis un meurtre dans l'hôtel. O.

RIEN DE TROMPEUR COMME UN ANE



M. Proudsais.—Père François, donnez-moi donc un petit coup de main.



—Bien, je vais le prendre par la tête et vous par...



...les pattes de derrière. Dire que tout empaillé comme cela, il ne me coûte qu'une piastre et demie !

### QUI ETES-VOUS ?

Aux lecteurs du SAMEDI qui croient que rien n'est plus facile pour un citoyen honorable et connu de toucher un chèque à une banque, nous dédions la petite histoire suivante, récit exact de ce qui est arrivé à un de nos contracteurs les plus connus.

Samedi dernier, notre entrepreneur se présentait à la banque pour toucher un chèque.

—Faites-vous identifier, lui dit le payeur.

—Mais je suis Jean Charpentier, le contracteur.

—Possible, mais faites-vous identifier par une personne qui vous connaisse.

—Je vais revenir dans cinq minutes.

A sa grande surprise, le contracteur fut obligé de se tenir pendant dix minutes à la porte de la banque avant de trouver un de ses amis. Les deux rentrèrent dans la banque.

—Je connais ce monsieur, dit le nouveau venu, c'est Jean Charpentier.

—Mais qui êtes-vous, vous-même ? demanda le payeur.

—Je suis Louis Portail.

—Jamais entendu parler de vous. M. Charpentier, vous aurez à revenir avec une personne responsable connue de la banque.

—Mais c'est absurde ! s'écria le porteur du chèque.

—Je ne dis pas non. M. Portail, êtes-vous positivement sûr que monsieur est M. Charpentier ?

—Parbleu.

—Avez-vous jamais reçu un document légal portant sa signature ?

—Non.

—Lui avez-vous jamais payé, ou avez-vous jamais reçu de lui un compte sous ce nom ?

—Je ne crois pas.

—Pouvez-vous déclarer sous serment que son nom est bien Charpentier ?

—Je... ne sais pas... je n'en sais rien. Je sais qu'on lui donne ce nom.

M. Charpentier revint avec trois autres personnes, parfaitement sûres que M. Charpentier était bien M. Charpentier, mais qui n'en étaient plus sûres après avoir subi l'interrogation du payeur. Enfin, le malheureux porteur du chèque, se rappela qu'il avait vendu, deux ou trois ans auparavant, un morceau de terrain à un voisin, et alla le chercher.

—Vous identifiez monsieur, comme étant M. Charpentier ? demanda le payeur.

—Dame ! il a signé de ce nom sur l'acte de vente.

—Voulez-vous faire serment que c'est bien la même personne ?

—Hum ! hum ! je le crois.

—Vous engageriez-vous à rembourser les \$200 que la banque lui paiera en cas d'erreur ?

—Oh ! non ; je crois même qu'en le regardant de près, il diffère quelque peu du Charpentier que j'ai connu.

Hein ! s'écria M. Charpentier, est-ce que je n'ai pas été votre voisin pendant dix ans ?

—Peut être bien.

—Est-ce que je ne vous ai pas construit un hangar ?

—Je crois que oui.

—Ne m'avez-vous pas vu presque tous les jours, pendant des années ?

—Vous, ou quelqu'un qui vous ressemblait beaucoup, je crois bien que vous êtes Jean Char-

pentier, mais je ne veux pas en faire le serment !

—Moi aussi, je le crois, dit le payeur, mais il me faut obéir aux ordres que j'ai reçus. Voilà votre argent ?

—Merci ! je ne pensais pas le toucher, car réellement je ne sais plus si je suis moi, et je ne voudrais certainement pas faire serment que je m'appelle Charpentier.

### UNE GRANDE IDÉE

*Journaliste.*—Je crois que notre marchand de soupe a des doutes sur notre capacité financière. Comment pourrions-nous lui donner de la confiance ?

*Étudiant.*—Rien de plus simple, je vais te faire un procès et te demander \$20,000 de dommages.

### NE JUGEZ PAS SI...

On lit dans le *Free Press* de Détroit :

"Un citoyen de Chicago qui pensait qu'on l'avait maltraité à Montréal, s'écria quand le train quitta la gare : 'Au ... avec votre vieille ville !' Un officier le fit descendre, l'amena devant la cour et quand le juge eut fini, l'homme de Chicago était plus pauvre de \$28. On a dit qu'il avait blasphémé."

### RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

#### LES DESSINS A DEUX ASPECTS

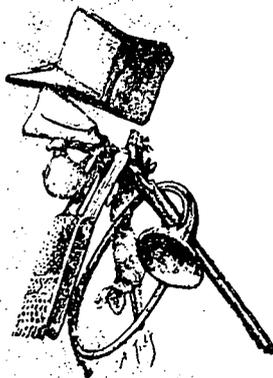
Les dessins à double aspect ont eu jadis un succès considérable, et nos pères dans leur enfance s'y exerçaient avec passion.



I

La fruitière.

Voici, par exemple, des figures fort amusantes qui sont formées à l'aide des outils et des objets se rattachant à la profession qu'il s'agit de représenter. La fruitière (fig. I), faite avec un melon qui forme sa tête, un artichaut dont la tige forme le nez du profil, une hotte qui fait le buste avec quelques feuilles de légume pour faire la collarète, etc.



II

Le chasseur

Le chasseur (fig. II) est composé à l'aide d'un fusil, d'une poire à poudre, d'un cor de chasse.

### LA PHILOSOPHIE EN DÉFAUT



*Premier tramp.*—Vinguième que voilà un chemin dur aux pieds !

*Second tramp.*—Ne viens donc pas ! Tu as donc oublié la parole du philosophe qui dit que "pour un homme qui porte chaussure c'est comme si la terre entière avait une couche de cuir."

*Premier tramp.*—Je t'en fiche des couches de cuir avec des chaussures comme celles-ci.



### LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

#### UN PEU POUR RIRE

Un monsieur oublie sa canne dans un bal. Il revient la chercher le lendemain, tire un louis de sa poche et le donne au garçon. Celui-ci, stupéfait de sa générosité : "Comment, dit-il, vous me donnez un louis pour un mauvais jonc qui ne vaut pas un écu ?"

—Pour moi il est d'un prix inestimable, il s'y rattache des souvenirs bien chers : c'est avec ce jonc que je battais ma défunte femme.

\* \* \*

Un inventeur vient de prendre un brevet pour un coffre-fort.

A l'aide d'un ingénieux mécanisme, un grand coutelas tranche la tête du voleur qui touche à la serrure et l'enferme dans un compartiment qui s'ouvre au moment de la décapitation.

Au moyen de cette pièce à conviction la police met aisément la main sur le voleur qui ne trouve guère le moyen de s'échapper, n'ayant plus la tête à lui.

#### UNE PETITE CHINOISE DE LACHINE.

OH !

*Elle.*—Je remarque que vous regardez à tout moment la pendule.

*Lui.*—Vous ne croyez pas, un seul instant que je m'ennuie avec vous ?

*Elle.*—Non ; mais je crois que si vous n'avez pas un autre engagement, vous avez du engager votre montre.

#### PLEIN DE DÉLICATESSE

*Servante (entrant en salon).*—Il y a un vendeur de livres qui voudrait vous parler.

*Marguerite.*—Lui avez-vous dit que j'étais engagée ?

*Servante.*—Pour sûr, mais il a dit que ça ne ferait rien ; qu'il ne parlerait pas au jeune monsieur.

VOYAGE INCOMPLET

Un jeune anglais revenant d'un grand voyage en Europe, racontait les merveilles qu'il avait vues à un groupe de jolies femmes dont les yeux brillaient d'envie lorsqu'il détaillait les magnifiques toilettes qu'il avait admirées à Paris, tant à la ville qu'au théâtre.

Il avait tout vu dans ce qu'il est convenu d'appeler la Babylone moderne et ses environs : Versailles, le Bois de Boulogne, l'Opéra, Coquelin, Sarah Bernhardt, les Tuileries, tout en un mot, sauf... mais laissons parler le voyageur :

"En effet, mesdames, j'ai tout vu, tout ce que les guides nous indiquent, excepté une chose, et malgré mes nombreux efforts je n'ai jamais pu la voir. Il faut vous dire qu'à Paris, comme à Montréal, les omnibus ont des pancartes qui indiquent leur direction. Au lieu de Saint-Laurent, c'est Bastille, et Mile-End est remplacé par Vincennes. De plus tous les omnibus portent une autre indication : *complet*. Seulement, il faut croire qu'ils n'allaient pas à cet endroit à tous leurs voyages, car la pancarte n'était pas toujours accrochée à la voiture. Ils font probablement comme à Montréal, quand on met des voitures extras sur une ligne. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que je n'ai jamais pu monter dans un des omnibus qui allait à cet endroit. C'est regrettable pour moi, car la place devait être bien remarquable si j'en juge par le monde qui y allait, puisque chaque fois que j'ai voulu m'y rendre l'omnibus était plein et refusait de s'arrêter lorsque je lui en faisais signe.

Une fois, j'ai voulu prendre une voiture pour y aller et j'ai, ne parlant pas français, écrit : "Complet" sur ma carte ; lorsque je l'ai montrée au cocher, il a ri comme un fou : Ces français du bas peuple sont des gens bien mal élevés, et comme c'était le dernier jour de mon voyage, je suis parti sans voir "Complet." Après tout, j'ai peut-être aussi bien fait ; quand j'y réfléchis, aujourd'hui, je suis assez enclin à croire que le cocher a ri parce que c'était une bien mauvaise place.

LUNE ROUSSE

Madame.—Comment pouvez-vous fumer cet horrible cigare ? il me rend malade !

Monsieur (offrant nonchalamment son étui).—Essayez-en un plus faible, ma chère.

BONNES AMIES

Eva.—Je ne me marierai jamais que par amour.

Justine.—Tu auras raison, mais je me demande pourquoi ton futur t'épouserait : tu n'as pas de fortune.

UNE MACHINE QUI EN DONNE DE TOUTES LES COULEURS.



Baptiste regardant le ruban des cotés de la Bourse. Dans le bureau d'un courtier.—Est-ce que ça ne fait que du ruban blanc, cette machine-là ? Ma femme m'a demandé de lui en apporter deux verges de bleu ; voulez-vous me les faire sortir ?

L'AUTRE COTÉ DE LA QUESTION



Voir sans le faire voir de bois.—Regarde tout le bois que je t'apporte, maman. La maison des Croquart vient de s'érouler.

Madame Flaingon.—Que le bon Dieu est bon de nous envoyer tout cela !

CRI DU CŒUR

Servante.—Madame ! madame ! venez vite, monsieur est tombé dans le salon ; il est tout pâle.

Madame.—Oh ! quel malheur, a-t-il brisé quelque chose en tombant ?

A SON HEURE

Orateur.—J'espère que le jour où l'égalité parfaite régnera est proche ; alors un homme en vaudra un autre.

Pat.—Hurrah ! et ce jour-là je démontrerai à Demis que je vauds plus que lui.

TROP DE FRANCHISE

Malade.—C'est bien à vous d'être venu ce matin, docteur, je ne vous attendais pas.

Docteur.—C'est vrai, mais comme je suis venu voir votre voisin, j'ai pensé que je ferais aussi bien de tuer deux oiseaux d'un seul coup.

AMÉLIORATION URGENTE

Monsieur.—Enfin ! voilà un journal qui nous annonce que le nouveau maître de poste étudie un système pour la distribution rapide des lettres.

Madame.—J'espère qu'il trouvera un moyen pour faire arriver à destination les lettres que les femmes font jeter à la poste par leurs maris.

THERMOMÈTRE A ZERO

Lui.—Voulez-vous dire oui ?

Elle.—Combien de zéros avez-vous à votre compte de banque ?

Lui.—Il est tout en zéros.

Elle.—Non. Alors, il y en a un de trop ; le premier.

PAROLES IMPRUDENTES

Lui (qui a juré de rester garçon).—Vous avez toujours vos parents, j'espère ?

Elle.—Hélas ! non, je suis orpheline ; (baisant les yeux) il faudra présenter votre demande à mon tuteur.

L'UNE OU L'AUTRE

A.—Quelle est cette charmante personne qui donne le bras à ce vieux richard de Grossac, est-ce sa fille ?

B.—Sa fille ! Il est trop vieux pour avoir une fille aussi jeune.

A.—Ah ! j'y pense, c'est sa femme.

THÉÂTRE-ROYAL

Les amateurs de bonne pièce feront bien d'aller, samedi, au Théâtre-Royal, voir "The Runaway Wife" qui a été joué toute la semaine devant une salle comble. Ce drame est l'œuvre remarquable de M. McKee Rankin et Frank Læder. L'intrigue est bien charpentée et bien conduite.



Pour être vigoureux ce drame n'en est pas moins naturel et toutes les situations sont naturelles, vraies et possibles. Il est également bien joué.

M. Frank Evans, dans le rôle d'Arthur Eastman, donne une idée parfaite de celle de l'auteur ; cet acteur est un des meilleurs que nous ayons vus et rend son rôle à la perfection. Miss Éda Clayton, a rendu avec beaucoup de brillant le rôle de Lady Alice. M. Hugh Gibson est chargé du rôle comique de la pièce et fait bien rire dans la personnification d'un "Dude Anglais." Les autres membres de la troupe supportent leurs chefs avec beaucoup d'entrain et de talent. Nous devons cependant donner une mention spéciale à la jeune et gracieuse "Little Lothie," une jolie fillette de cinq ans qui a étonné le public avec ses chants et sa danse. Elle est simplement adorable.

"The Runaway Wife" sera donné deux fois samedi ; il y aura une matinée et une représentation le soir.

La semaine prochaine, une troupe nouvelle jouera "The City Club Burlesque" dont les journaux américains ont fait le plus grand éloge.

A l'enterrement, un monsieur qui suit le cortège, dit tristement :

"Ce pauvre X... ! Il paraissait taillé pour vivre jusqu'à cent ans."

Puis, se tournant vers son voisin le docteur : "C'est vous, je crois, qui l'avez soigné ?"

Scène de ménage entre M. et Mme de Bondamousse :

—Pourquoi, dit le mari, mettez-vous sur votre tête les cheveux d'une autre femme ?

—Pourquoi, répond sa douce moitié, portes-tu sur la main la peau d'un autre daim ?

RÉCOMPENSE MÉRITÉE



L'indoy de journaux.—Voilà le chapeau que le vent vous a enlevé, monsieur ; je l'ai arraché de dessous les pattes des chevaux.

Monsieur sympathique.—Merci, non petit ; tu mérites une récompense pour ta bravoure ; garde-le.

## DE PLUS EN PLUS EMBARRASSANT

## UNE BRAVE FILLE

## COMMENT ON DÉFACHE UN PAPA



M. Bedame. — Mais, puisque les servantes sont si rares, pourquoi ne prends-tu pas celle-là ?

Madame Bedame. — Elle a l'air trop distingué : nous ne saurons pas pas comment la traiter.

## POUR LES MÉNAGÈRES

Les flanelles resteront souples si on les lave dans un seau d'eau contenant une cuillerée de borax en poudre.

Rien n'est meilleur pour le teint que l'eau contenant un peu de farine d'avoine.

En semant quelques clous de girofle sur les planches des armoires à provisions on en éloigne les fourmis rouges.

Les taches de peinture, même les plus dures, s'enlèvent avec un mélange, par parties égales, de térébenthine et d'ammoniaque. Lorsque la peinture est partie, on lave au savon.

Les souris aiment beaucoup la graine de potiron, on doit donc s'en servir pour amorcer les pièges ; par contre elles n'aiment pas le camphre, on doit donc en mettre dans les armoires et dans les malles.

En mettant un clou ou une plume de fer dans un encrier, on empêche l'encre de ronger les plumes dont on se sert.

On dit que la sciaticque peut être guérie par une constante application d'un sachet de fleur de soufre sur la partie douloureuse.

Les cors mous sont enlevés par une application de ouate imbibée d'huile de castor.

Peu de maux de dent, dus à la carie, résistent à l'application d'un morceau de ouate imbibée d'ammoniaque et introduit dans la cavité de la dent.

On fait disparaître la moiteur des mains en les lavant plusieurs fois par jour avec de l'eau de cologne contenant un quart de son poids de teinture de belladone.

On dit que les quintes de toux sont promptement arrêtées en prenant une ou deux cuillerées à soupe de glycérine pure mélangée avec de la crème chaude.

(Pour le SAMEDI)

Ce qui suit est vrai : je l'ai entendu de mes oreilles propres.

Je me promenais sur la rue Craig, suivant machinalement un jeune couple qui se dirigeait vers le Théâtre-Royal. J'étais assez près des deux jeunes amoureux, car ils en avaient l'air, pour entendre ce qu'ils disaient :

— Vous n'avez pas mis votre robe neuve, ce soir, Anne ? demanda le jeune homme.

— Non, dit la jeune fille, en baissant la tête.

— Je pensais que vous auriez plaisir à vous faire belle, pour sortir avec moi.

— Et vous pensiez vrai, Pat. Mais...

— Mais, vous pensez aussi que je ne suis pas un assez grand personnage pour que vous sortiez vos belles choses ; vous les gardez pour Mike O'Reilly ; quant à moi vous ne donnez vos vieilleries.

— Oh ! non, Pat, vous vous trompez.

— Vous me croyez aveugle.

— Pat, vous êtes cruel ! et la voix de la jeune fille tremblait légèrement en faisant cette réponse.

— Cruel ! si je n'ai pas raison, dites-moi, Anne, pourquoi vous avez mis votre vieille robe pour sortir ce soir ?

— Parce que je n'en ai pas d'autre, Pat.

— Pas d'autre !

— Non ! je n'ai pas eu le cœur d'en acheter une. Quand j'ai lu combien ils avaient froid et faim, là-bas ; quand j'ai pensé aux pauvres parents, père, mère, frères et sœurs qui allaient nu-pieds dans la cabine et sur les chemins, et qui se couchaient souvent sans manger, j'ai mis l'argent de ma robe au bureau de poste et je l'ai en-



Le vieux Pumpkins. — Ah ! ah ! ah ! C'est comme, cela que je vous surpris à embrasser ma fille !

Alfred. — Je crois que oui, du moins. Il fait un peu noir ; mais j'espère bien que ce n'est pas la servante ; car celle-là je ne pourrais pas la demander en mariage. Quand à mademoiselle Mathilde, eh ! bien, qu'en dites-vous ?

voyé. Ai-je en tort Pat ? êtes-vous toujours fâché ?

Le jeune homme ne répondit pas, mais il fit un mouvement de tête comme s'il avalait ses larmes, suivant l'expression populaire, et lorsque le couple passa devant la première boutique éclairée, je vis deux bonnes grosses et honnêtes mains se serrant à se briser.

PASSANT.

## LE JUGE, LA FEMME ET LE MARCHAND

FABLE

Il y avait une fois une femme qui s'adressa à un juge et dit :

— O juge, j'ai été trompée d'une façon odieuse par Aunenbois, le marchand, et je suis venue pour que justice me soit rendue.

— Parlez sans crainte, ma bonne femme, lui dit Son Honneur.

— Il y a deux mois j'ai été dans son magasin et lui ai acheté une robe d'indienne. La voici. Il m'a garanti qu'elle était bon teint et qu'elle ne rétrécirait pas. O juge, voyez dans quel état elle est aujourd'hui.

— En effet, elle n'est pas en état de servir pour l'ouverture du parlement et je vais de ce pas assigner Aunenbois pour lui apprendre ce que la loi exige de lui.

Le marchand fut arrêté et amené devant la cour. La cause entendue, le juge dit à l'accusé :

— Qu'avez-vous à dire avant que je ne vous donne cinq ans de prison pour avoir trompé cette pauvre femme ?

— O juge, répliqua le marchand avec beaucoup de calme, je plaide simplement l'usage et la coutume. Tous les tabacs sont "fameux" ; toutes les liqueurs sont "célèbres" ; toutes les farines sont "extra" ; toutes les drogues sont "pures" et tous les cigares sont "des plus fins." Tous les marchands annoncent les meilleures marchandises aux plus bas prix. Les fabricants trompent leurs agents, les agents trompent les marchands de gros, les marchands de gros trompent les marchands de détail, et les marchands de détail...

— Trompent les pauvres acheteurs.

— Non, Votre Honneur. En vendant cette robe à six centins la verge, j'ai empêché cette pauvre femme de se faire voler par mon voisin qui lui aurait vendu pour sept centins, un article de beaucoup inférieur.

## Contre le nombre pas de résistance



Premier sergent de ville. — Hé ! hé ! hé ! qu'est-ce qu'il y a ?

Second sergent de ville. — Je suis assommé... quatorze... c'était trop.

Premier sergent. — Ils se sont mis quatorze contre toi ! Les lâches ! où sont-ils ?

Second sergent. — Pas loin. Je suis d'abord venu à bout de chacun d'eux séparément ; mais c'est quand je les ai en coffrés qu'ils se sont tournés contre moi... quatorze... quatorze verres de cognac, c'est trop pour un homme tout seul.

L'INCONSEQUENCE HUMAINE



I  
M. Scieurdelong. — Vous n'êtes pas si pressés que cela. Écoutez la dernière farce...

II  
(Chez lui). — Vous conter une histoire ; Vous voyez bien que je suis trop occupé.

STATISTIQUE

15,000 personnes sont employées en Allemagne à la fabrication des violons.

En Allemagne et aux Etats-Unis il se consomme environ 3 livres de Tabac par tête ; en Russie, en France et en Angleterre, 1 livre, et au Canada, 3 livres par tête.

Il y a six folles pour six fous.

Les araignées sont, en proportion, sept fois plus fortes que les lions.

Il n'y a pas plus d'une patente sur 110 qui soit pratiquement utile.

Les restaurants de Londres servent quotidiennement 950,000 repas.

Le roi d'Espagne, un bébé, reçoit un salaire de \$750,000.

M. Gladstone a prononcé une phrase contenant 214 mots et occupant, imprimée, un espace de 24 lignes.

DEUX PHILANTHROPIES

*Bienfaiteur de l'humanité.* — Nous avons ce soir une grande assemblée pour protester contre la tyrannie anglaise en Irlande ; contre la tyrannie russe en Pologne ; contre la tyrannie Turque en... j'ai oublié le nom, et pour protester au nom de l'humanité contre les vendeurs d'esclaves en Afrique : viendrez-vous ?

*Bienfaiteur humain.* — Non, je le regrette, mais j'ai promis d'aller avec un ami, visiter une pauvre veuve que son mari a laissée sans ressources avec trois enfants en bas âge. Elle demeure dans la ruelle derrière votre maison.

LE DICTIONNAIRE DE PIERROT

- Abus — Etat ordinaire d'un ivrogne.
- Acétique. — On dit aussi : *Assez toc.*
- Affaisser. — Se dit d'un enfant désagréable.
- Bagage. — Mince appointement d'un commis.
- Contaminé. — Récit fait à un chat.
- Locataire. — Chiffon tombé.
- Marionnette. — Epoux irréprochable.
- Morsure. — Décès inévitable.
- Nota-Bene. — Avis aux imbéciles.
- Philharmonique. — Corde à violon.
- Platane. — Tout ce qu'il y a de plus ignorant.
- Procédure. — Ce que pensent les plaideurs.

LES COMMANDEMENTS DE BARNUM

Barnum qui vient de mourir connaissait profondément l'humanité, dont il s'est moqué toute sa vie, et la manière de s'en faire des rentes.

C'était au point de vue des affaires un homme remarquable qui a su trouver le succès à force d'énergie, de talent et de courage.

Exploitant tout, même son succès, il a donné des conférences pour l'expliquer et il résumait sa méthode dans les dix commandements suivants :

- I. Choisissez le genre d'affaires qui convient à vos inclinations naturelles.
- II. Que votre parole soit toujours sacrée.
- III. Quoi que vous fassiez, faites-le de toutes vos forces.
- IV. Ne vous enivrez jamais.
- V. Espérez sans être trop visionnaire.
- VI. N'éparpillez pas vos efforts.
- VII. Ayez de bons employés.
- VIII. Faites de la publicité.
- IX. Soyez économe.
- X. Ne comptez que sur vous-même.

PRÉSENT UTILE

*Henri.* — Maud, le chèque de \$1,000 que votre père nous a donné avec sa bénédiction, ne vaut rien.

*Maud.* — Oh ! H nri, jamais je n'aurais cru cela de papa.

*Henri.* — Peu importe, après tout, la fortune ne fait pas le bonheur, et à quelque chose malheur est bon. Je te donnerai ce chèque chaque fois que tu auras une toilette neuve à acheter.

UN SYMBOLE

*Elle (après dix ans de mariage).* — L'alliance est le véritable symbole du mariage.

*Lui.* — C'est vrai. Cette bague, comme toutes les bagues, n'a ni commencement ni fin ; elle est de plus, d'une uniformité désespérante et il est plus facile de la mettre que de la retirer.

POÈTES ET POÈMES

*1er Poète.* — J'ai écrit un poème pour celle que j'aime ; je le lui ai envoyé, et elle m'a fait dire que mon amour était payé de retour.

*2e Poète.* — Psh ! J'ai mieux que cela. J'ai écrit un poème pour celle que j'aime, je l'ai envoyé à un éditeur qui m'a envoyé \$10 en retour.

MARIAGE D'ARGENT

*Bulleau.* — On dit que Georges a fait un riche mariage.

*Rouleau.* — Il a épousé \$10,000.

*Bulleau.* — Pas possible, je croyais pourtant que le père de sa femme ne valait pas cinq cents.

*Rouleau.* — Très vrai ; mais comme la fille l'avait menacé d'un procès en dommages de \$10,000, il a fait un arrangement avec le père : il a épousé.

C'EST BIEN PROBABLE

*Jonathan.* — Les commissaires de l'exposition de Chicago demandent à reculer la date d'ouverture, sous prétexte qu'ils veulent être sûrs de montrer quelque chose d'extraordinaire.

*John.* — Est-ce qu'ils ont un projet en vue ?

*Jonathan.* — Pas absolument ; mais vous n'ignorez pas que les savants ont annoncé que les chûtes du Niagara s'avancent vers Chicago d'environ deux pieds par année.

MARTYR DE SES CONVICTIONS

*Plombier.* — C'est vous, je crois, qui écrivez dans les journaux, sur la longueur des notes de plombiers ?

*Journaliste.* — Je... mais...

*Plombier.* — Je m'en doutais ; le travail que je vous ai fait vaut \$325.18, c'est court, ça.

PAS CE QU'IL VOULAIT

*Bob.* — Tu as l'air tout à l'envers ce matin, qu'as-tu ?

*Dick.* — J'ai été hier soir chez mon oncle Louis, lui demander de m'aider...

*Bob.* — Il a refusé.

*Dick.* — Pas tout à fait ; il m'a aidé de son pied pour passer la porte ; je suis revenu brisé au moral comme au physique.

ANNIÉTÉ



(Au Théâtre Royal)

Devant qui va-t-elle s'asseoir !

## UN PHÉNOMÈNE



Chasseur se relevant m-untri et un-tête, au moment où il aperçoit un épouvantail à cornues. — Je veux être pendu s'il y a moyen d'expliquer comment mon chapeau a pu s'accrocher à la tête d'un arbre.

### AVENTURES DE L'AVOCAT LEBEAU PARMI LES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE

De tous les livres publiés sur la colonisation des Français au Canada, il en est peu dont la lecture soit aussi divertissante que celle d'un livre imprimé au dix huitième siècle, sous le titre singulier d'*Aventures du sieur Lebeau, avocat au Parlement, ou Voyage curieux et nouveau parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale*. Le compte rendu suivant que nous trouvons dans une vieille gazette française est déjà très amusant.

\* \* \*

L'auteur, qui se trouvait dans une position besoigneuse, et qui s'était, d'ailleurs, attiré l'animadversion de personnes en crédit, voulut quitter la France, et obtint une lettre de recommandation pour M. Hocquart, nommé intendant au Canada. Elle devait, assurait-on, lui procurer une place dans les bureaux de l'intendance, et il partit plein d'espoir pour La Rochelle, où se faisait l'embarquement.

On était alors en l'année 1729.

Arrivé à La Rochelle, Lebeau se fit conduire au vaisseau l'*Eléphant*, où il devait trouver M. Hocquart; mais, une fois à bord, il apprit qu'il était prisonnier, et qu'on allait le conduire au Canada, en compagnie de dix-sept exilés.

Leur navigation n'eut point d'incident remarquable jusqu'à l'entrée du Saint-Laurent, où l'*Eléphant* fit naufrage. Les colons canadiens recueillirent nos voyageurs avec beaucoup de bonté, et les hébergèrent aussi longtemps qu'ils le voulurent. Quelques-uns des compagnons de Lebeau trouvèrent à se placer, dans des familles, en qualité de précepteurs; ce qui est, comme il l'observe, "La ressource ordinaire de tous les mauvais sujets qui arrivent d'Europe." Les autres se casèrent le mieux qu'ils purent, car le gouvernement français, en les déportant au Canada, ne leur fournissait aucun moyen d'y vivre; il faisait prendre seulement toutes les précautions nécessaires pour les empêcher d'en sortir. Lebeau trace un tableau assez piquant de la colonie française, dont les habitants mènent une vie à moitié sauvage, courant les bois pour la plupart, cultivant peu, et s'occupant surtout du commerce des pelleteries. "Leur vêtement, dit-il, est un capot croisé sur la poitrine, et retenu par une ceinture de poil de porc-épic; ils sont chaussés de brodequins de peau de chevreuil ou de loup marin, fabriqués par eux-mêmes."

Lebeau voit successivement Québec, la petite

ville des Trois-Rivières et Montréal. Il est témoin, dans cette dernière ville, de la grande foire où les tribus indiennes viennent échanger leurs fourrures contre des armes à feu, des capots à l'indienne, des chaudières, du vermillon pour se peindre le corps, et des habits d'Europe.

Ils y arrivent de cinq à six cents lieues, vers le mois de mai. La foire se tient aux bords du fleuve, le long des palissades de Montréal; elle dure trois mois. Les sauvages occupent des cabanes construites pour eux, et où des sentinelles défendent d'entrer, afin d'éviter les querelles. La vente de l'eau-de-vie est interdite, mais ne

s'en fait pas moins, ce qui entraîne mille désordres. Le gouverneur général ouvre la foire. Il a le privilège d'échanger ses marchandises contre les fourrures des Indiens avant tous les habitants, et chaque chef sauvage lui doit, en outre, un présent. Lebeau fait une description curieuse et plaisante du camp de peaux rouges, formé près du retranchement de la ville. La plupart joignent à leur costume indien des chapeaux galonnés, des perruques ou des habits à la française, ce qui donne à la foire l'aspect d'un long carnaval.

L'abondance des denrées nécessaires à la vie est prodigieuse au Canada. On y récolte beaucoup de blé, et la moitié du poisson pêché reste sans acheteurs. A l'époque des tourterelles, chaque habitant plante devant sa porte une perche oblique où elles viennent se percher à la file; de sorte qu'on peut en tuer une vingtaine d'un seul coup.

Cependant l'ancien avocat au Parlement ne tarde pas à se dégoûter de sa nouvelle patrie, et il prend la résolution de gagner les colonies anglaises; mais il fallait, pour cela, des guides qui pussent l'aider à franchir les immenses solitudes qui l'en séparaient. Il lie connaissance avec des Hurons baptisés, établis à Lorette, près Québec. Un marchand promet à quelques-uns d'entre eux de leur donner pour cent cinquante livres de marchandises de France, s'ils favorisent la fuite du prisonnier, et les Hurons s'engagent à le conduire jusqu'à *Naranzonac*, à deux

cents lieues des établissements canadiens. Là, ils devaient le confier à un Iroquois de leurs amis, qui le guiderait jusqu'au premier fort anglais, éloigné seulement d'environ trente lieues.

En conséquence, Lebeau prend le costume sauvage; on lui fait revêtir une chemise sale et une couverture bleue; on lui coud aux jambes des mitasses ou pièces de drap; il chausse le mocassin sauvage; on lui peint le visage en rouge et en jaune, avec un serpent qui fait le tour de sa tête et vient finir au bout du nez; ses cheveux sont relevés d'un côté et pendent de l'autre. Il part enfin avec ses conducteurs, dont tout le bagage consiste en une chaudière et un peu de blé d'Inde moulu et rôti pour faire leur *sagamité* (espèce de bouillie).

Il rencontre d'abord des coureurs de bois, qui le reconnaissent pour déserteur, et veulent le ramener aux établissements, afin de toucher la récompense promise; puis un parti d'Iroquois qui le maltraitent, et parlent de le livrer aux Français. Mais l'avocat au Parlement plaide éloquemment sa cause; il leur déclare qu'il est venu dans les bois pour lever un plan du pays, qu'une fois son travail achevé, on abattra les montagnes qui obligent les Indiens à toujours monter, et qu'on s'en servira pour barrer les vallées afin de les transformer en grands lacs où viendront s'établir une multitude de castors. Les Iroquois sont émerveillés du projet, mais ils disent à l'avocat que, s'il avait été envoyé pour une pareille mission par *Onontio* (nom par lequel ils désignent tous les gouverneurs du Canada), il aurait nécessairement un *blanc* (passe-port). Lebeau répond qu'il en a un, et montre ses lettres d'avocat, qu'il avait emportées pour s'en faire une recommandation près des Anglais. A cette vue, les Iroquois poussent de grands cris; ils attachent le brevet au bout d'un aviron, et se mettent à danser autour, afin de lui faire honneur. Ils vont ensuite chercher des présents pour dédommager le fugitif des mauvais traitements qu'ils lui avaient fait subir. Joseph, un des iroquois, lui dit:

— Ecoute, Claude, nous t'avons offensé, mes frères et moi; nous venons pour couper les cheveux, la tête, le corps, les jambes et les pieds à cette offense!

Alors il jette devant l'avocat un paquet de fourrures, en ajoutant:

— Tiens, voilà avec quoi je retire le coup que tu as reçu dans le dos.

### ET LA PAIX RENAQUIT DANS LE MÉNAGE



M. Tangle. — Je te dis, Marie, que tu vas l'avoir chaude.

Madame Tangle. — Tu oses me menacer! Quelle brute de mari! Je m'en vais chez ma mère.

M. Tangle. — Laisse-moi donc finir: tu vas l'avoir chaude, ta mante d'opéra doublée en hermine.

Puis, jetant un second paquet :  
—Voilà comme j'essuie la place par où nous l'avons traîné !

Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il eût énuméré et racheté toutes les insultes faites au fugitif.

Après cela, les sauvages examinèrent de nouveau les lettres d'avocat qui étaient sur parchemin, et ornées d'un sceau de cire rouge renfermé dans une petite boîte de fer-blanc. Ils crurent que cette boîte cachait un *manitou* (esprit) : mais comme ils y aperçurent une image de la Vierge, ils en conclurent que c'était une relique. "Ils me demandèrent, dit l'auteur des Mémoires, si je les croyais dignes de baiser les deux couvercles ! Il est vrai qu'ils n'avaient point encore vu de ces lettres, ni n'en verront peut-être jamais ; car peu d'avocats, je pense, s'aviseront, comme moi, de courir dans ces forêts pour montrer, en reliques, leurs lettres de licence aux Iroquois, qui cependant les trouvent bien bonnes."

Les conversations qui ont lieu entre Lebeau et ses compagnons de route sont souvent curieuses. Ceux-ci ne veulent point croire ce qu'il dit de la puissance du roi de France, et, quand l'avocat parle d'armée de cinquante et soixante mille hommes, ils lui répondent :

—Tu en as menti ! Ne vois-tu pas que ce nombre est plus grand qu'il n'y a de feuilles aux arbres ? Je veux bien croire que Louis est le plus puissant chef des terres au-delà du grand lac ; mais, s'il peut mettre quatre mille guerriers contre le chef anglais, n'est-ce pas assez ? tiens, je t'accorde encore vingt *bûchettes* !

(Il faut dire que les *bûchettes* servent chez les Iroquois, à compter le nombre de soldats : chaque guerrier qui veut combattre en donne une au chef ; c'est son bulletin d'enrôlement).

Pendant la route, les compagnons de Lebeau dansent leur danse de guerre, et exigent que l'avocat leur fasse aussi connaître la sienne. Ne sachant comment les satisfaire, et craignant de les irriter, Claude danse une contredanse française, nommée *le pistolet*, et finit par tomber de lassitude. Les Iroquois, qui prennent sa chute pour une dernière figure, déclarent qu'ils n'ont jamais vu un *esprit* (nom qu'ils donnent aux Français) danser avec tant de perfection.

Ces récits plaisants sont parfois entrecoupés de détails de méfaits intéressants ou d'anecdotes touchantes. De ce nombre est la conversion d'un Indien moribond, catéchisé par le père Joseph. Celui-ci s'efforçait de faire comprendre au sauvage les erreurs dans lesquelles il avait vécu :

—*Pieds-nus*, répliqua le mourant, je vois bien que tu as raison, car si nous n'eussions pas été si méchants le Grand-Esprit nous eût appris à faire des haches, des couteaux et des chaudières, comme il vous l'a appris.

Enfin il se convertit, et pendant le demi-délire de son agonie il répétait sans cesse :

—Grand-Esprit ! Grand-Esprit ! pourquoi ne t'es-tu pas plus tôt fait connaître à moi ? Je t'ai si souvent demandé : Qui es-tu ? Où es-tu ? Que veux-tu que je fasse ? Et tu n'as pas voulu me répondre. Sans doute que j'en étais indigne, par ce que je t'avais trop offensé ; mais présentement que t'ai-je fait pour m'envoyer cette robe grise qui me console, en me disant qui tu es ?

Les incidents se multiplient dans la fuite du malheureux avocat. Il se confie à un Iroquois qui veut le tuer ; puis il est sauvé par une jeune sauvage abénaquise, qui, à partir de ce moment, se déclara sa protectrice. Dans une conversation où il lui exprime sa reconnaissance, Lebeau lui propose de la conduire en Europe.

—Oh ! pour cela, non, répondit l'Indienne ; car on dit que dans ton pays il n'y a pas de forêts.

Les parents de Marie (c'est le nom de la jeune fille) rencontrent un Anglais qu'ils tuent et qu'ils mangent. Lebeau lui-même court les plus grands dangers. Il ne doit son salut qu'à la mère de Marie, qui représente aux sauvages qu'il a des papiers, et que sa mort serait certainement vengée. Elle brise ensuite le baril d'eau-de-vie qui leur inspire ces projets sanguinaires. Mais l'Iroquois Jean, qui a déjà voulu tuer une fois le Français, feint de s'être enivré, afin de pouvoir le fapper impunément. Dans le code sauvage, l'ivresse est, en effet, une excuse suffisante du meurtre ; celui qui l'a commis n'en est pas responsable. Lebeau averti par la jeune abénaquise, échappe encore à son ennemi.

Mais la crainte d'être inquiétés pour l'assassinat de l'Anglais force ses conducteurs à rebrousser chemin. De son côté, Marie commence à avoir des projets sur l'avocat. Elle rêve qu'elle l'épouse devant un jésuite, et, comme les rêves sont des ordres du *manitou*, toute la famille sauvage déclare qu'il faut le conduire à un établissement où le rêve s'accomplira. Notre avocat ne se laisse point prendre au piège. Il rêve de son côté, que le jésuite qui doit le marier à la jeune abénaquise, est le père de Cirène, desservant un village tout voisin des possessions anglaises. On se dirige donc de ce côté.

Le voyage est parsemé d'aventures romanesques, pour lesquelles maître Lebeau semble avoir moins consulté sa mémoire

EST-CE OUI OU NON ?



Henriette, visitant son amie. — Je parie que tu écris à Alfred. Eh ! bien, lui dis-tu : oui ou non ?

Héloïse. — Voilà trois que je me relis pour savoir si j'ai dit oui ou non.

Henriette. — Alors, je ferai mieux d'aller demander à Alfred lui-même, lorsqu'il aura reçu ta lettre.

Héloïse. — Ah ! oui ; je t'en prie et tu m'avertiras si j'ai dit oui ou non.

que son imagination. Il est évident qu'une fois loin des établissements et à l'abri de tous témoins, notre conteur s'est donné libre carrière, ajoutant aux événements réels tous ceux qui lui ont paru capables d'embellir sa narration. Quoi qu'il en soit, il est encore sur le point de périr dans une peuplade algonquine, pendant l'*annonhouarori*, espèce de carnaval où les sauvages masqués se livrent à tous les excès, sans qu'il soit permis plus tard de les rechercher. Enfin il arrive aux établissements anglais, et y trouve asile et protection.

ELLE N'A RIEN DIT

L'autre jour, une dame très élégante entrait dans un de nos grands magasins de nouveautés. C'était l'après-midi, il y avait foule et les commis étaient très occupés.

—Je voudrais des gants, dit-elle à l'inspecteur. Arrivée au comptoir des gants, elle en examina plusieurs paires placées dans une corbeille, et en... escamota très gentiment une paire. Ceci fait, elle déclara au commis qu'elle reviendrait un autre jour.

—Parfaitement, madame, répliqua l'aimable vendeur, désirez-vous autre chose ?

—Des rubans.

Le commis la conduisit aux rubans ; elle en acheta pour vingt-trois centins. Le préposé à la garde des gants remit à la vendeuse des rubans une note : "Une paire de gants \$1.48." L'acheteuse donna un billet de \$2, pour payer son achat de rubans.

Lorsque la monnaie revint, la vendeuse compta : "Un dollar soixante-et-onze de deux dollars, voici vingt-neuf cents de change, madame.

—Comment, vingt-neuf cents, s'écria l'acheteuse, mais j'ai acheté pour vingt-trois cents de ruban et je vous ai donné \$2.00.

—Et les gants \$1.48. Ça fait le compte, madame.

Elle resta un moment interdite, rougit, et s'en alla avec sa honte et sa paire de gants dont elle ne connaissait même pas la pointure.

Un raseur de premier ordre perd le fil de son discours.

"Vous devriez acheter de la pâte, lui dit la spirituelle comtesse Z.

—Et laquelle ?

—Celle qui rend le fil aux rasoirs."

DEHORS TROMPEURS



Bragon. — Comment ! le whiskey épuisé !

Hôtelier. — Oui, il n'en reste plus que deux petits verres.

Bragon. — Dans ce cas-là, je vais en prendre un et vous donnerez ce qui reste à Merluchon : il a la bouche petite.

L'hôtelier. — Ne vous y fiez pas ; elle petite seulement du côté de dehors. De l'autre côté, c'est un puits.

FRAGMENTS D'UN ROMAN DU JOUR



I

Amour partagé.



II



III

Refus.



IV

Désespoir.



V



VI

Tout est bien qui finit bien.

ajoutant mentalement seize à ce nombre, vous aurez vingt-neuf, nombre de points que forment les trois cartes choisies, et qui se trouvent dessous les trois tas.

SOUSTRACTION PLAISANTE

On apporte douze bouquets au milieu d'une compagnie de dames, mais elles sont treize. Le maître de la maison n'est pas fâché d'en mortifier une; il veut cependant n'avoir pas l'air de lui donner cette défaveur, et il annonce que le hasard décidera de celle qui n'en doit pas avoir. En conséquence, il fait disposer en rond les treize dames, leur laisse le choix de se plaier à leur volonté, et leur distribue les douze bouquets, en les comptant depuis un jusqu'à neuf; et en faisant sortir du rang la neuvième, à laquelle on donnera un bouquet; il se trouvera que la onzième, à compter de celle par laquelle on aura commencé, et n'aura aucune part à la distribution qu'on aura faite. S'il n'y avait que douze dames auxquelles on voulût distribuer onze bouquets, il faudrait alors commencer par celle qu'on veut exclure.

LA COLONNE DU SORCIER

LES RANGS DE NEUF, OU LE DOMESTIQUE INFIDÈLE

Un particulier a reçu, pour ses étrennes, des épiciers de son quartier, trente-deux bouteilles de vin de liqueur, qu'il a fait ranger dans sa cave, par son domestique, dans l'ordre suivant, en lui faisant remarquer qu'il y avait neuf bouteilles de chaque côté.

1	7	1
7		7
1	7	1

Le domestique en enleva douze, c'est-à-dire, quatre à chaque fois, et dans différentes visites que le particulier fit de son cellier, le domestique lui fit remarquer qu'il y en avait toujours neuf de chaque côté.

Preuve de ce problème.

Premier ordre pour 23 bouteilles.	Second ordre pour 21 bouteilles.	Troisième ordre pour 20 bouteilles.
2 5 2	3 3 3	4 1 4
5 5 5	3 3 3	1 1 1
2 5 2	3 3 3	4 1 4

QUESTION EMBARRASSANTE QU'ON PROPOSE A RÉSOUDRE

Vous poserez trois sommes sur un papier, et vous direz à la compagnie; Messieurs et Mesdames, voilà trois sommes très différentes l'une de l'autre, et très disproportionnées; cependant je voudrais les partager entre trois personnes, de façon qu'elles aient chacune une somme égale, et cela sans rien déranger à chacune de ces sommes: cela vous paraîtra très-difficile, cependant rien n'est plus simple. Un addition suffira pour vous prouver que le contingent de chacun sera le même, et que le partage ne les enrichira pas beaucoup. En voici la preuve:

EXEMPLE:

5134122  
61254  
7218

Manière d'exécuter ce tour:

J'additionne ainsi la première de ces sommes, et je dis: 5 et 1 font 6 et 3 font 9 et

4 font 13 et 1 font 14 et 2 font 16 et 2 font 18. .... 18

De même à la seconde, 6 et 1 font 7 et 2 font 9 et 5 font 14 et 4 font 18. .... 18

Puis passant à la troisième, je dis 7 et 2 font 9 et 1 font 10 et 8 font 18. .... 18

Manière et preuve de ce tour:

Il ne s'agit donc que d'avoir attention, en posant les sommes, d'arranger les chiffres de façon que chaque somme ne forme pas plus que le nombre 18. Vous pouvez faire cette question sur telle somme qu'il vous plaira, en observant comme dessus, que le nombre des chiffres posés n'exécède pas la somme que vous désirez qu'il reste à chacun.

TOUR DE CARTE NUMÉRIQUE

On prie une personne de choisir, à sa volonté, trois cartes dans un jeu de piquet, en la prévenant que l'as vaut onze points, les figures dix, et les autres cartes selon les points qu'elles marquent. Lorsqu'elle aura choisi ces trois cartes, dites-lui de les poser sur la table chacune séparément, et de mettre au-dessus de chaque tas autant de cartes qu'il faut de points pour aller jusqu'à quinze; c'est-à-dire que, si la première carte est un neuf, il faut mettre six cartes par-dessus; si la seconde est un dix, cinq cartes: si la troisième est un valet, aussi cinq cartes: voilà donc dix-neuf cartes employées; il en doit par conséquent rester treize que vous redemanderez; et faisant semblant de les examiner, vous les compterez pour vous assurer du nombre qui reste; et

restera la dernière, et n'aura aucune part à la distribution qu'on aura faite.

LES VINGT CARTES

Prenez vingt cartes, et les mettant deux à deux sur la table, dites à plusieurs personnes d'en retenir chacune deux, c'est-à-dire les deux cartes d'un des dix tas que vous avez faits: reprenez ensuite tous les tas, mettez les l'un sur l'autre sans les déranger, et disposez les cartes sur la table par la règle de ces quatre mots.

M u l t u s  
1. 2. 3. 4. 5.  
d e d i t  
6 7. 8. 9. 10.  
n o m e n  
11. 12. 13. 14. 15.  
c o c i s  
16. 17. 18. 19. 20.

Le premier tas de deux cartes se met aux numéros 1 et 13, le second aux numéros 2 et 4, le troisième aux numéros 3 et 10, et ainsi de suite suivant l'ordre des deux lettres qui sont semblables; et lorsque l'on a déclaré que les deux cartes que l'on a pensées sont, par exemple, au second rang, vous reconnaissez que ce sont celles placées aux numéros 6 et 8. Si l'on vous dit qu'elles sont au second et au quatrième rang, vous voyez de même que ce sont celles placées 9 et 19, attendu que ces quatre mots sont composés de vingt lettres, dont chacune se répète.

UN TOUR MANQUÉ



I

Johany. — Faut que je joue un tour à papa. Je vais me mettre ce morceau de cuir dans le fonds de mon pantalon et je vais faire un mauvais coup, pour qu'il me donne le fouet.



II

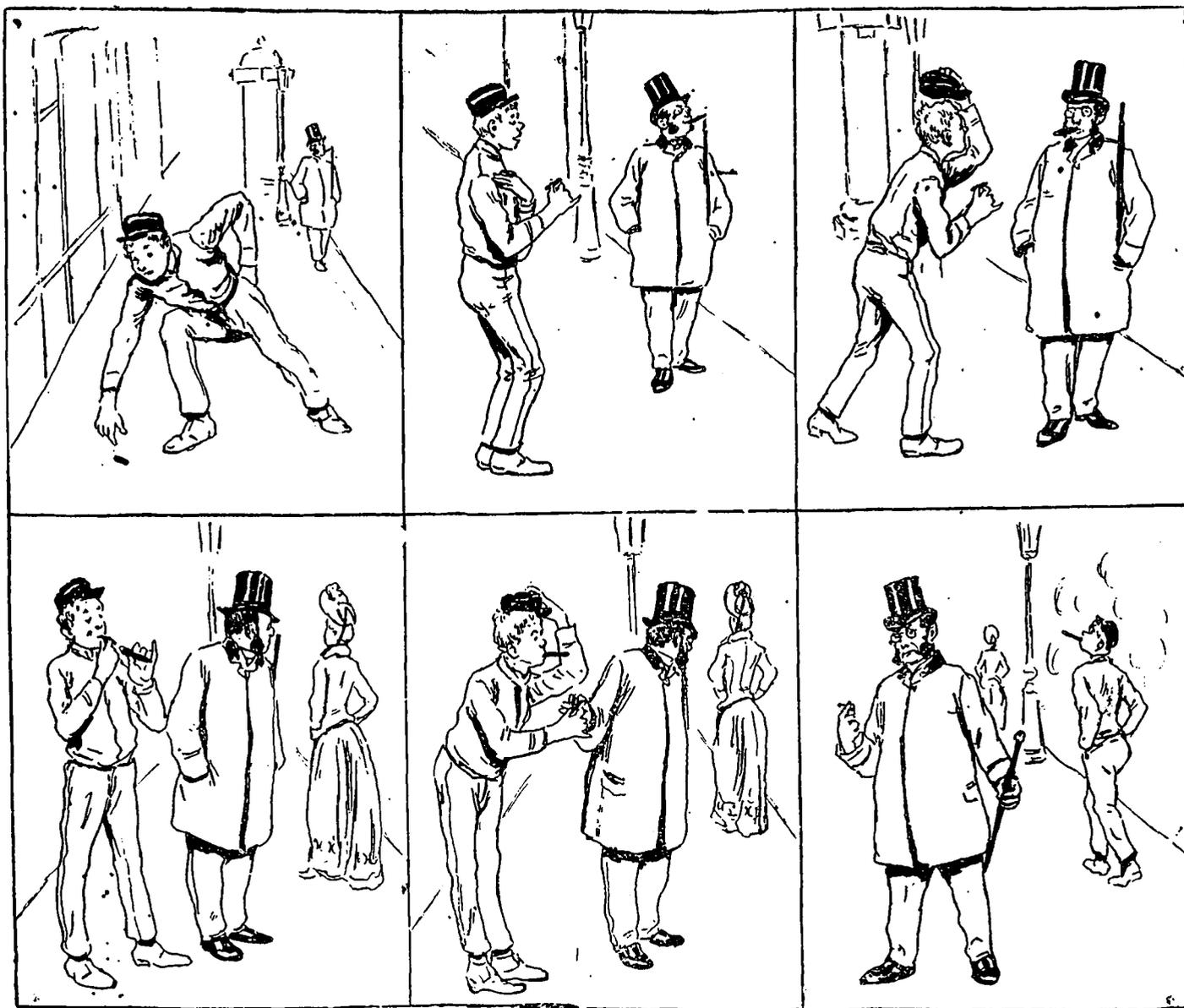
Le papa. — Qui a brisé ce vase?  
Johany (en lui-même). — Je sais bien que c'est la servante; mais je vais en profiter pour jouer mon tour. (Tout haut). C'est moi, papa.



III

Le papa. — C'est bien, donne-moi ta main, que je te donne une bonne volée.

## L'ART DE SE PROCURER UN BON CIGARE



Charles Galopin qui vient de ramasser un mauvais cigare dans la rue, a facilement trouvé le tour, au moyen du libre-échange, de s'en procurer un bon.

## PRESTIDIGITATEURS DIPLOMATES

Un prestidigitateur, revenant de Madagascar, a raconté, récemment, comment il était parvenu à faire croire, à la reine et à la cour malgache, qu'il était doué d'un pouvoir surnaturel.

Un jour, par exemple, il donne une séance dans le palais de la reine :

— Je commande, dit-il, à un des ministres de tirer sur moi un coup de revolver, et, le coup tiré, je lui présente la balle entre deux doigts.

Une autre fois, je faisais fermer et cacheter avec de la cire une malle, qu'on enveloppait dans une autre malle. Je la faisais cacher par un paravent, derrière lequel je me plaçais à mon tour.

La reine comptait jusqu'à cinq et entendait une détonation.

Le paravent tombait. Je n'y étais plus. On ouvrait la malle, dont je sortais éblouissant de bijoux (en stras, bien entendu), affublé d'un costume tout chamarré d'or, qu'on aurait pu trouver grotesque à Paris, mais qui, là-bas, produisait un effet prodigieux.

Le prestidigitateur en question, M. Cazeneuve, comme prestidigitateur et comme médecin, avait acquis, à la cour de Madagascar, une très réelle influence, qu'il faisait servir au profit d'intérêts de la France.

Ce n'est pas, du reste, la première fois que les talents d'un prestidigitateur sont utilisés par la diplomatie.

Le célèbre Robert-Houdin avait été chargé, il y a quelque trente ans, d'aller contribuer au prestige de la France en Algérie et combattre l'influence des marabouts.

Le compte rendu de sa mission, qu'il a publié plus tard, est fort intéressant, et voici, par exemple, le récit de quelques-unes des expériences qu'il exécuta devant les Arabes.

Les tours d'escamotage laissèrent son public quelque peu indifférent.

Mais, lorsqu'il fit sortir des boulets de canon d'un chapeau, les Arabes commencèrent à s'intéresser.

Le tour d'un coffret de fer (retenu par un électro-aimant) rendu, par suite, lourd ou léger à volonté, les intrigua au plus haut point. Ils crurent que Robert-Houdin avait le pouvoir de paralyser les forces à qui il voulait.

Mais l'escamotage d'un chef au milieu des spectateurs eut un succès tellement prodigieux, que les Arabes, poussés par une terreur invincible, se sauvèrent par toutes les issues.

Invité par un caïd à aller dans le sud, Robert-Houdin donna plusieurs séances. Une des expériences qui amusa le plus les Arabes fut celle des pièces de cinq francs tirées de leurs burnous, de leurs pieds, de leurs oreilles, de leur nez.

Malgré le flegme musulman, tous criaient : douros ! douros ! en se tirant le nez ou l'oreille.

Dans une autre expérience, Robert-Houdin démontra son invulnérabilité de la façon suivante :

— On presenta les pistolets, dit-il, je fis remarquer que la lumière n'était point bouchée, le marabout mit une bonne charge de poudre dans le canon et bourra.

Parmi les balles apportées, j'en fis choisir une que je mis ostensiblement dans le pistolet et qui fut également couverte de papier.

On procéda pour le second pistolet comme pour le premier. Le marabout contrôlait l'opération.

Il y allait de son honneur et de son influence religieuse.

J'allai me placer à quinze pas, sans témoigner la moindre émotion. Le marabout se saisit aussitôt de l'un des pistolets, et, au signal que je donne, il dirige sur moi son arme avec une attention particulière. Le coup part, et la balle paraît entre mes dents.

Irrité plus que jamais, le sorcier arabe veut se précipiter sur l'autre pistolet, mais je m'en empare.

— Vois, lui dis-je, si mes coups sont plus redoutables que les tiens ; regarde ce mur.

Je lâchai la détente, et sur la muraille nouvellement blanchie à la chaux, apparut une large tache de sang à l'endroit même où le coup avait porté. Le marabout s'approcha, trempa son doigt dans cette empreinte rouge et, le portant à sa bouche, il s'assura, en goûtant, que c'était véritablement du sang.

Quand il en eut acquis la certitude, ses bras retombèrent, et sa tête se pencha sur sa poitrine comme s'il eût été anéanti. Il était évident qu'à ce moment il doutait de tout, même du Prophète.

Les assistants levaient les mains au ciel, marmottaient des prières, et regardaient le prestidigitateur avec une sorte de terreur.

Quelque temps après, le gouverneur de l'Algérie, voulant se rendre compte de l'influence civilisatrice des expériences de Robert-Houdin en Algérie, interrogeait un chef arabe. Celui-ci lui répondit : "Sidi Robert-Houdin, grand marabout ! grand marabout !"

Et jamais il ne voulut croire que les expériences du prestidigitateur n'étaient que le résultat de la science ou de l'adresse.

## LE SECRET DE L'ÉCRIVAIN PUBLIC

NOUVELLE JAPONAISE

I



ANGASKI, capitale de l'île Kiou-Siou, possède des rues bien larges et bien claires, car les maisons y sont basses, badigeonnées à la chaux, et recouvertes de tuiles blanches et noires.

Non loin de la grande bonzerie sur la place, on voit des parasols multicolores alignés, et sous ces parasols, des marchands ambulants. Le Christ qui a chassé les vendeurs du temple n'a pu les empêcher de s'installer aux alentours.

Que ce soit sur la place d'une église, d'une mosquée ou d'une bonzerie—en France, en Turquie et au Japon—les parapluies se retrouvent grands ouverts. Ici en toile verte; là en andrinople; plus loin, en papier coloré. Le décor peut changer ainsi que les costumes, mais la ténacité du marchand reste immuable aux côtés du temple; véritable "juif demeurant" de la sainte écriture.

Non loin de la bonzerie de Bouddha, il y avait donc de modestes commerçants installés, et parmi eux un vieil écrivain public avec ses pinceaux.

Dans un pays aussi lettré que le Japon, où tous les habitants sortent avec un encrier passé dans leur ceinture, le métier est peu lucratif. Et lorsque l'instruction sera obligatoire, ce qui ne peut tarder, l'écrivain public deviendra un banal copiste, comme dans les pays civilisés.

En attendant, l'écrivain public a pour client les illettrés, les timides; son pinceau doit, comme son style, se transformer au gré des confidences, tout comprendre et tout oublier!

Une famille s'approcha du lettré. Des gens d'humble condition: fillette de huit ans, marmot couché sur le dos de la mère, et garçonnet d'une dizaine d'années qui se tenait à l'écart. La femme s'avança de cet air craintif qui est l'apanage du malheur. Elle était jeune, jolie; et le luxe que prodigue volontiers la nature, petits pieds, mains fines, grands yeux, cheveux abondants, dents de perle, contrastait avec des vêtements misérables et des *ghétas* à semelle de paille.

Le vieil écrivain éprouva une vive sympathie pour sa cliente; il la fit asseoir, et comme elle désirait une longue lettre sans beaucoup payer, elle raconta naïvement son histoire: Fleur-Rose était son nom. Deux années auparavant, elle avait épousé Pé-Huan, un jeune serviteur du noble Lifu-Tchou.

"Li-fu-Tchou! le prince favori du taïcoun?" Les paupières de l'écrivain public battirent violemment en l'entendant nommer.

Fleur-Rose n'y prit point garde.

Elle dit que leur bonheur était sans nuages, car il se résumait dans un seul mot: tendresse!... mais, hélas! les satellites doivent suivre les astres dans leurs pérégrinations. Le prince fut nommé ambassadeur du Japon en Angleterre, un royaume lointain dont Fleur-Rose ignorait jusque-là l'existence. Pé-Huan dut partir.

*Partir!* mot déchirant qui contient autant d'amertumes que le mot *tendresse* avait contenu de joies!

Fleur-Rose resta avec son nouveau-né. Elle quitta sa maisonnette et alla habiter chez sa mère, pauvre veuve qui avait encore deux enfants à élever: la jeune femme dési-

gna la fillette et le garçon qui l'accompagnaient. Autre disgrâce! la mère mourut subitement un mois après le départ de Pé-Huan...

Plus que jamais Fleur-Rose connut la tristesse et les larmes! Elle se trouvait à la tête d'une petite famille, bien entendu elle avait adopté son frère et sa sœur, presque sans ressources, car la maladie et la mort coûtent cher! même au Japon! Les quelques pièces d'or laissées par le mari étaient épuisées... Vivre sans nouvelles de l'absent, sans une parole de commisération, ajoutait l'abandon à la misère, à la tristesse au découragement. Mais le ciel s'éclaircissait!

Pé-Huan venait enfin d'écrire: bienheureux message consolateur! C'est cette longue lettre que Fleur-Rose voulait entendre lire par l'écrivain public et à laquelle elle souhaitait de répondre vivement.

La jeune femme tendit au vieillard une pancarte qu'il lut d'une voix attendrie, tandis que Fleur-Rose fermait à demi les yeux pour mieux l'entendre et se recueillir.

"La lettre est écrite en entier de la main du prince Li-fu Tchiou! murmura l'écrivain avec une expression de joie mal contenue.

—Vous connaissez donc l'écriture de Son Excellence?

—Je vous dirai... nous autres de la place publique lisons tant et tant de documents administratifs que certaines écritures nous frappent, et restent gravées là..."

Le japonais avait machinalement porté la main à son cœur, mais il s'empressa de la reporter à son front.

D'ailleurs Fleur-Rose s'inquiétait peu de l'émoi du vieil écrivain, elle était si impatiente de savoir ce que lui disait son époux!

"Ma femme adorée, ma Fleur-Rose bien-aimée, si j'avais pu m'imaginer que la terre était si vaste et que l'Angleterre fût au bout du monde... j'aurais prié mon bon maître de me laisser auprès de toi..."

II

Na-Hio, le vieil écrivain public, lut à deux reprises le message consolateur. Volontiers le cœur de l'absent retraçait la vie monotone des villes "civilisées" et assurait à sa chère épouse que nul pays ne pouvait être comparé au Japon.

"Figure-toi, disait-il, pour te donner une idée de l'intelligence de ces peuples que l'on dit si supérieurs à nous autres Asiatiques, ils nous prennent tous ici pour de vieilles femmes! Et cela, parce que nous avons les cheveux longs et n'avons pas de barbes! une jupe flottante et point de pantalons serrés! On nous regarde comme des bêtes curieuses, et il faut, pour passer inaperçu, s'habiller dans les affreux habits sombres des Anglais, cacher nos cheveux et notre nationalité."

La lettre était pleine de critique sur les mœurs et le climat brumeux de l'Angleterre.

Un billet de banque, glissé dans la lettre, vint encore adoucir la réception de cette chère missive.

Fleur-Rose voulut y répondre. Les pensées philosophiques n'étaient pas son fort. Elle pria Na-Hio de raconter les tristes événements advenus depuis le départ de Pé-Huan, et puisant dans sa tendresse un nouvel élan de générosité, elle conjura du moins de prendre patience et d'attendre la volonté du prince pour regagner Nangasaki.

Mais tandis que la jeune femme dictait, le bon Na-Hio écrivait directement au prince Li-fu Tchiou et se rappelait à son souvenir. Jamais il ne l'aurait fait, n'était le désir de venir en aide à la pauvre Fleur-Rose.

Son Excellence se souviendrait-elle de Na-Hio, son ancien professeur? celui qui

pendant dix ans l'instruisit dans la langue brillante des lettres.

Depuis de longues années, l'élève, devenu le favori du taïcoun, avait oublié le vieux professeur. En passant sur la place de la bonzerie, aurait-il d'ailleurs reconnu dans le pauvre écrivain public, dans cette épave de la mauvaise fortune, le fidèle Na-Hio, trop fier pour divulguer jamais le secret de sa misère?

Mais ce n'était point de lui qu'il venait parler. Il évoquait les années écoulées rien que pour adresser une supplique au prince: le serviteur Pé-Huan était malheureux là-bas. Plus malheureuse encore était sa femme, ici! Pourquoi séparer ces âmes aimantes? Pourquoi rayer des jours de bonheur à la vie de deux êtres qui n'ont peut-être pas de longues années à vivre ensemble?

Na-Hio connaissait le cœur compatissant du prince. Sa sollicitude à écrire la longue lettre de son serviteur en était une nouvelle preuve. C'était fort de cette bonté que le vieux professeur implorait son élève. Dans deux mois le solstice d'hiver amenait la *fête des gens mariés*, cette solennité à laquelle nul mari ne veut manquer, et qui parfois le ramène au foyer du bout de l'empire où ses occupations le tenaient éloigné; fête conjugale que chaque bonzerie célèbre avec pompe, où la ville entière s'illumine, tandis que la demeure des époux est en joie... Dans deux mois, Pé-Huan frapperait-il à la porte de Fleur-Rose, laquelle n'ose espérer un retour si prompt? Fleur-Rose, dont les larmes inondent le visage, tandis qu'elle assure son mari de sa résignation?...

Loin de se douter du complot paternel que venait d'ourdir à lui tout seul l'excellent Na-Hio, Fleur-Rose prit la lettre qu'elle croyait avoir dictée, paya le vieil écrivain avec une menue monnaie, y ajouta de bonnes paroles, puis s'éloigna, et Na-Hio ne la revit pas pendant quelque temps.

On sait qu'au Japon il n'existe pas de jour de repas hebdomadaire. Si le Dieu des chrétiens impose, tous les sept jours, un jour de calme, Bouddha se contente de jeter de loin en loin une *matsouris* ou fête d'obligation.

Six grandes fêtes viennent, au surplus, s'imposer au culte des Japonais: 1o. le premier de l'an (au commencement de février) avec les étrennes, qui consistent pour la plupart en éventails et cadeaux de poisson séché (en guise de douceurs); 2o. la *fête des poupées*, qui est la *Sainte-Catherine* des Japonaises; 3o. la *fête des bannières*, dédiée aux garçons; 4o. la *fête des lanternes*, qui doit être donnée en l'honneur des gens éclairés (?) 5o. la *fête des chrysanthèmes*, où l'on effeuille, sur le seuil des maisons, les pétales colorés de ces jolies fleurs; enfin 6o. la *fête des époux*, celle à laquelle l'écrivain public avait fait allusion, et qui donne la mesure d'un empressement digne de louanges, de la part des maris. Il n'est pas de prétexte, ce jour-là, pour désertir le toit conjugal. La galanterie s'impose comme un devoir. Oh! une fois par an, les autres peuples pourraient également fournir cette mesure, si jamais l'idée venait d'instituer une telle fête dans un pays civilisé!...

La sympathie est un fil électrique avec courant d'aller et retour, dira un philosophe du vingtième siècle. La sympathie, qui avait vibré au cœur du vieil écrivain lorsque Fleur-Rose s'était approchée de lui, avait gagné à son tour la jeune femme.

La lettre était partie; elle ne pouvait avoir encore de réponse, et cependant, en revenant de la bonzerie avec les enfants, Fleur-Rose passa près du vieux Na-Hio. Il lui semblait que ce bon père, auquel elle avait ouvert ingénument son cœur, faisait mainte-

nant partie de la famille. Elle vint s'asseoir un instant pour parler de l'absent; Et Na-Hio lui fit si bon accueil, qu'en attendant de lui apporter une lettre à lire ou à écrire, elle alla voir souvent son vieil ami.

Le solstice d'hiver approchait. L'écrivain public paraissait inquiet. Pas un mot de réponse n'était venu le rassurer sur le sort de sa requête. Peu à peu, Na-Hio se reprocha d'avoir été si hardi. Li-fu-Tehiou pouvait-il se souvenir de son professeur? L'amitié des enfants est pareille aux bourgeois du printemps: tendre et remplie d'espoir quand ils sont petits; mais desséchée et envolée à l'automne de leurs années; La fierté de Na-Hio l'avait tenu éloigné du prince à mesure que sa petite fortune s'était éclipsée dans de mauvaises spéculations. Jamais il n'aurait voulu implorer son élève. Célibataire, sans famille, Na-Hio suffisait à ses besoins, ses besoins étaient si restreints! S'il avait eu recours au stratagème que nous savons, c'est que le chagrin et l'isolement de Fleur-Rose le touchaient extrêmement. Vieux, pauvre, isolé, l'écrivain public ressentait si bien l'action de ses propres douleurs!

A mesure que la fête s'avancait, la jeune amie de Na-Hio devenait plus triste, plus découragée, et lui-même ne trouvait aucune parole pour consoler Fleur-Rose. Les dernières illusions que nous perdons sont les plus amères... ce sont nos dernières cartouches de bonheur qui s'envolent en fumée.

Le grand jour arriva. Les maisons s'enquignolèrent de lanternes multicolores, seule la demeure de l'absent resta nue et morose.

Vers le soir, Na-Hio alla frapper à la porte de Fleur-Rose: il apportait un *samsin*† à son frère; c'était tout ce qui lui restait de son opulence relative d'autrefois.

"Merci, mon ami, d'être venu aujourd'hui, lui dit-elle. J'ai pleuré toute la journée... une faiblesse! mais que voulez-vous? Quand je vois toutes les femmes se réjouir de la présence de leur époux, je ne puis sans regrets penser que le mien est loin, bien loin! Tenez, ajouta-t-elle en prenant la main du vieillard, j'ai calculé que la lettre écrite par nous, il y a huit semaines, aurait pu arriver à temps pour prier Pé-Huan de ne pas manquer à cette fête conjugale!... Mais c'eût été folie! faire un si long voyage pour un caprice... J'ai mieux fait de ne rien dire, n'est-ce pas?"

Fleur-Rose interrogeait Na-Hio du regard et celui-ci baissait la tête, accablé. Pouvait-il lui avouer qu'il avait écrit sans résultat? Pourquoi attrister cette chère âme?

Le vieillard allait puiser dans son cœur quelque consolante parole, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et la petite sœur de Fleur-Rose entra tout essoufflée, mais le visage joyeux.

"Il vient! il vient! dit-elle.

—Qui cela? demandèrent en même temps Na-Hio et la jeune femme pétrifiés de surprise.

—Lui! Pé-Huan! je l'ai vu chez le restaurateur, où il commande sans doute un bon dîner; et il tient à sa main un paquet de lanternes.

—C'est impossible! tu te trompes! s'écria la pauvre Fleur-Rose qui était devenue plus rose que son nom.

—Non, non, c'est bien moi! Je n'ai pas voulu manquer à mes devoirs, et je viens d'Angleterre tout exprès pour t'embrasser!"

Pé-Huan venait d'entrer. Il était suivi de portefaix qui déposèrent des paquets de toutes sortes sur les meubles. Fleur-Rose ne vit que son mari. Et tandis que le vieux Na-Hio levait les mains au ciel en signe d'allégresse, la jeune femme s'était jetée au cou du voyageur.

† Petite cithare que l'on fait vibrer avec une palette d'ivoire.

Le premier moment d'effusion passé, après avoir embrassé son enfant, le frère et la sœur de sa femme, et après avoir payé les portefaix, Pé-Huan aperçut le vieil écrivain qui se disposait à partir.

"Ne vous en allez pas ainsi, excellent ami! s'écria le jeune homme en courant à Na-Hio. C'est grâce à votre bonté que je suis ici. C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez écrit au prince?"

Et comme Na-Hio, tout confus et très heureux, balbutiait quelques mots sans suite:

"Le prince Li-fu-Tehiou m'a fait lire votre lettre, dit Pé-Huan, et il m'a accordé la permission de retourner auprès de ma femme... à une condition cependant... et cette condition dépend de vous..."

—Comment, vous avez deviné mon plus cher désir et vous ne disiez rien, mon vénérable ami? s'écria Fleur-Rose en s'approchant de Na-Hio. Ah! je comprends maintenant pourquoi vous partagiez ce soir ma tristesse!

—Oui, ce noble vieillard, le professeur du prince Li-fu-Tehiou, fit Pé-Huan en s'inclinant humblement, a demandé à mon maître de me renvoyer vers toi... le prince a consenti, à la condition...

—A la condition...? demanda Na-Hio tout ému.

—Que vous voudrez bien accepter auprès de lui la place de premier écrivain. Vous avez vu par vous-même qu'il est très mal servi de ce côté, et qu'il a besoin d'un secrétaire."

Pé-Huan remit alors à Na-Hio un message de son ancien élève, message plein d'affection où le prince priait ardemment le professeur de venir encore une fois lui accorder ses lumières.

Na-Hio pouvait-il refuser de remplacer

Pé-Huan, non comme serviteur, mais comme ami, et la place de secrétaire à l'ambassade d'Angleterre valait bien la place publique!

Le secret du bon vieillard, religieusement gardé, lui porta bonheur, car s'est en s'oubliant lui-même qu'il sut réveiller l'amitié de son élève.

Si Pé-Huan et Fleur-Rose furent désormais les plus heureux époux de Nangagsaki, Na-Hio, leur bienfaiteur, eut également sa part de félicité

Semez des bonnes actions pendant toute votre vie, vous récolterez sûrement de douces joies.

LEILA-HANOUM.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 11 MAI,  
Après-midi et soirée.

La Compagnie Burlesque intitulée  
**CITY CLUB VAUDEVILLE TROUPE**

30 - ARTISTES - 30

Jolies femmes, jolis décors, magnifiques costumes,  
marches, etc.

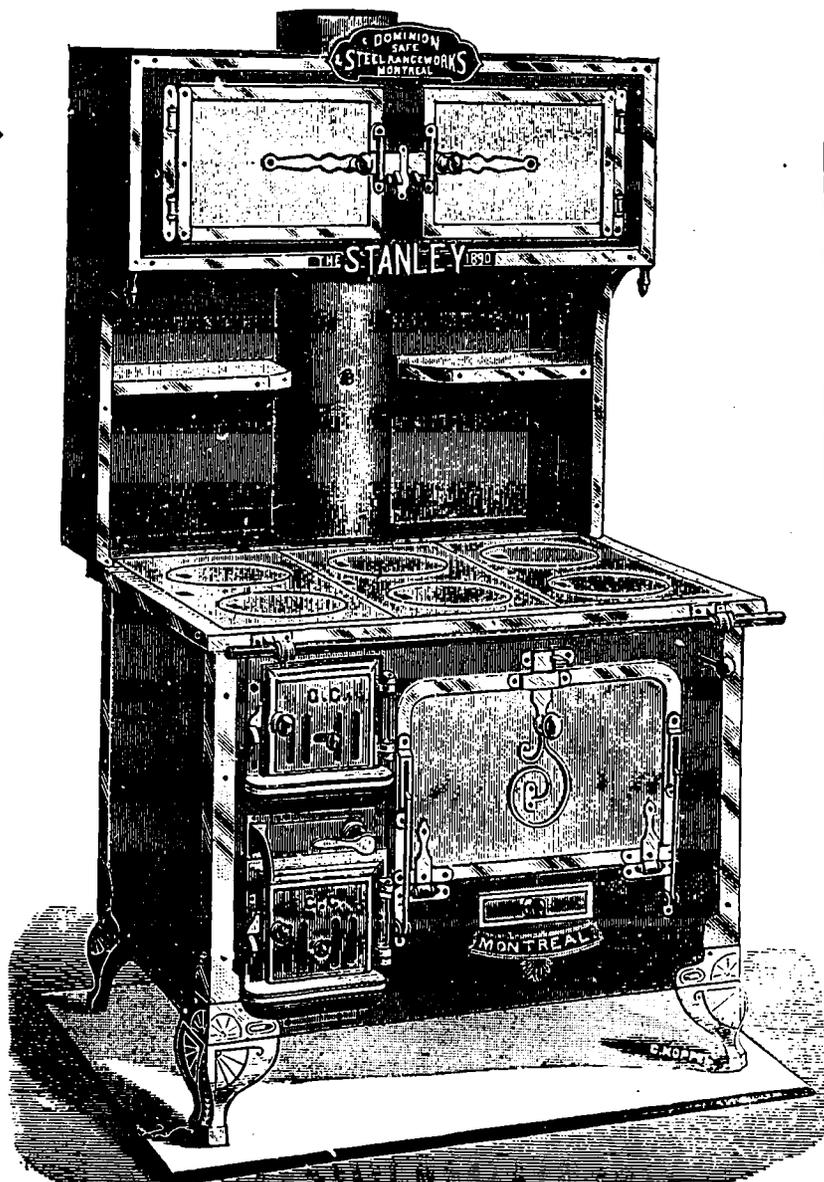
PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à  
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

CHAS. E. VERNON in SHAMUS O'BRIEN



**GODE. CHAPLEAU**  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Bell 133.  
Téléphone Fédéral 828.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

LE MUSEE DES FAMILLES. (58e année), paraissant deux fois par mois publié dans son No. du 15 Février 1891: La messe de Suzel, par Abel Mercklein.—Sans lui, par Louise Musset.—Les dix doigts de Jean Ruthé, par Sixte Delorme.—Un rituel du grand Condé, par B. M.—Causerie de quinzaine, la destinée d'un hibou, par Clerget.—Causerie musicale, par Wille.—Le Royander-Goa, par Georges Grand.—Petits voyages à travers les grandes Industries Françaises, par G. H.—Mosaïque, par Eug. Müller.  
ILLUSTRATIONS par A. Montelet, J. Wazquez, C. Bodmer, Gaston Sourry, C. Gilbert, Féral, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.  
Prix d'abonnement: Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 950e livraison (18 avril 1891). TEXTE: Les Jumeaux de la Bouzarque, par H. Meyer.—Les Timbres-poste, par Lucien d'Elne.—Les Pygmées, par Louis Sevin.—Le commandant Pamplonouse, par Maxime Du Camp, de l'Académie Française.—Les oiseaux de volière: Paon, par E. Austin.—Chaque numéro, 30 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofant et F. Zier.

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

## "LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartine

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT. Sommaire du No 51.—Mois de Décembre 1890.

SOMMAIRE.—Avis divers. La Savoie Littéraire: Les Touristes Lyonnais, par M. Constant Bertoz.—La France et le Monde Littéraire: Le Centenaire de Lamartine, par Jules Canton.—A Lamartine, par Mme Amélie Moissonnier.—Lamartine au Collège de France par Jules Sage.—A ma Niece, par Mlle Henriette Weil.—Victor Hugo et l'école classique par Auguste Deville.—Devant le cercueil de Miss Marie Smith par Mme Anna Rudy.—Splendeur des cieux, par M. A. des Essarts.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-CABRIEL

ARISTIDE BELAIR,

Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance Littéraire Notes and Queries Français. Questions et Réponses. Lettres et Documents inédits. Communications Diverses.  
PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

## Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.  
Joliette, P. Q., Canada.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les Jendis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montréal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

## LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

20,050 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle —16 pages. 3 fr. par an.—Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

IMPRIMERIE

## POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Pr. grammes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.